

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LES VEILLÉES
LITTÉRAIRES CANADIENNES.

REPERTOIRE
HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS.



"On se lasse de tout, excepté du travail."

SECONDE VEILLÉE.

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vœux que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui, de l'honneur en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

STUBBINS & CO. MONTREAL:
ATELIER TYPOGRAPHIQUE DE LA MINERVE, 15, RUE ST. VINCENT.

1853.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

LA MINERVE,
LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS GRAND
DES
JOURNAUX FRANÇAIS
DU
CANADA.

Cette feuille est le PLUS ANCIEN JOURNAL FRANÇAIS DU CANADA, et elle possède, sans aucun doute, LA PLUS GRANDE CIRCULATION chez la partie française de la population. Elle est donc un excellent moyen de publicité pour les *ANNONCES D'AFFAIRES*; et, en outre des avantages provenant de sa LONGUE LISTE DE SOUSCRIPTEURS, toutes les personnes engagées dans le commerce sont nécessairement obligées de s'en référer à ses colonnes par rapport aux avis relatifs à la Corporation, à la Cour des Banqueroutes et autres Tribunaux et de tous les autres Départements Publics, etc., etc.; enfin, par rapport aux nombreux Avertissements de cette sorte pour lesquels il est toujours fait choix du journal le plus influent.

Bureau, No. 15, Rue St. Vincent.

ATELIER TYPOGRAPHIQUE
DE
DUVERNAY, FRÈRES,
No. 15, RUE SAINT VINCENT.

Cet Établissement qui vient de subir de grandes améliorations dans son matériel d'Imprimerie, qui se trouve maintenant tout en neuf et augmenté, permet à ses propriétaires de se charger de toutes sortes

D'IMPRESSIONS.
DANS LES DEUX LANGUES.

IMPRESSIONS ENJOUEES. EN COULEURS.
EN OR ET EN ARGENT,
LIVRES, PAMPHLETS, CARTES D'AFFAIRES,
CARTES FUNÉRAIRES,

Formes pour Avocats, Notaires, &c.,
BLANCS POUR COUR DE CIRCUIT,

TRAQUET & C. 1000 & C. 1000 & C. 1000 & C. 1000

Les prix et l'exécution typographiques ne laisseront rien à désirer.

LA BATELIÈRE D'EYLAU.

1807.

I

— N'oubliez pas, monsieur Spengler, que je fais aujourd'hui le catéchisme.

— Quoi ! aujourd'hui, monsieur le curé ! y pensez-vous ?

— Certainement, monsieur le sacristain, et il me faut au moins une douzaine de chaises pour ces pauvres enfants . . .

— Une douzaine de chaises ! y pensez-vous ?

— Certainement ; je sais que c'est maintenant assez difficile à trouver ; il faudra enfin, si vous ne pouvez vous procurer des chaises, il faudra bien se contenter de tabourets ; car je ne veux pas que les enfants restent debout, comme la dernière fois. Voici le temps de la première communion qui approche, vous le savez, mon cher monsieur Spengler ; ainsi, vous vous arrangerez pour que tout cela soit prêt à l'heure du catéchisme.

Le sacristain restait immobile et muet de surprises devant M. Harbaum, dont le calme et l'assurance étaient une énigme pour lui. Quant au curé, après avoir donné ses instructions à M. Spengler, il ouvrit une petite armoire qui se trouvait dans la sacristie, et qui renfermait divers objets nécessaires au culte, il en tira une vieille aube qu'il examina en souriant.

— Oh ! oh ! dit-il, vous voilà encore en défaut, monsieur Spengler ! je vous avait cependant prié de faire racommoder cette aube par votre femme ou par votre fille, Ebba . . .

M. Spengler sortit tout-à-coup de la rêverie profonde dans laquelle paraissaient l'avoir plongé les premières paroles du curé :

— J'ai . . . j'ai, monsieur Harbaum . . . que je ne vous comprends pas . . .

— Comment ! est-ce que je ne vous parle pas d'une manière intelligible ? . . .

— Quoi ! vous me parlez de votre aube, quand la guerre est à nos portes, quand nous sommes entourés, pressés, par deux ou trois cent mille hommes, Russes et Français, qui, aujourd'hui ou demain, peut-être, viendront s'égorger ici . . . comme il y a quatre mois . . .

— Eh ! monsieur Spengler, cela peut-il m'empêcher de faire aujourd'hui le catéchisme ?

Et le curé continuait l'inspection de son aube avec un sang froid qui fit frémir le pauvre sacristain.

— Vous avez donc oublié, monsieur le curé, l'affreuse journée, du 8 février, cette bataille à laquelle notre pauvre petite ville d'Eylau a donné son nom ? . . .

— Non, mon ami, je ne l'ai point oublié . . . Hélas ! comment pouvez-vous supposer que l'horrible souvenir de ces scènes sanglantes s'efface jamais de ma mémoire ?

En prononçant ces mots, il leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir.

— Mais qu'importe la guerre ! mon poste, à moi est ici : je ne le désertai jamais ; les boulets et les balles ne me font pas peur.

— Oh ! je le sais, monsieur le curé, mais pourquoi s'exposer à un danger inutile ? . . .

— Est-ce que je n'ai pas toujours ici des devoirs à remplir ? . . . Je les remplirai . . . Mais Dieu, je l'espère, du moins, ne permettra pas que notre malheureuse ville soit le théâtre d'une nouvelle bataille . . . il aura pitié de ses habitants . . . Oh ! je n'ai cessé,

depuis quatre mois, de lui adresser mes ferventes prières. . . . Voyez, monsieur Spengler, jugez si la bonté de Dieu ne s'est pas manifestée envers nous d'une manière éclatante ? Voici quatre mois que nous sommes tranquilles. . . . le fléau de la guerre s'est détourné de nous ; on s'est battu à Gustadt, à Spanden, à Heilsberg. . . . nous, nous n'avons rien vu, rien entendu. . . . N'est-ce pas là mon ami, une preuve de la protection divine ? . . . Elle a éloigné de nos murs les opérations militaires et c'est maintenant aux bord du Niémen que va se décider le différent entre Napoléon et Alexandre. . . . Allons, monsieur le sacristain, ne songeons qu'à remercier le ciel et à remplir nos devoirs.

Soudain un coup de canon se fit entendre du côté des forêts profondes, qui se déroulent jusqu'à la plaine d'Eylau ; il ébranla les voûtes de l'église, et une vitre à demi-brisée de la fenêtre de la sacristie se détachant vint tomber aux pieds de M. Harbaum.

Le sacristain pâlit.

— Eh bien ! monsieur le curé, avais-je raison de vous dire que tout n'était pas fini pour nous.

— Moi, monsieur Spengler, je soutiens que vous avez tort. . . .

— Comment ! Mais ce coup de canon. . . qui signifie-t-il donc ? . . .

— Rien, ou pas grand chose ; allons, du calme, du sang-froid, je vous prie ; nous en devons donner l'exemple à nos concitoyens. Je ferai le catéchisme à quatre heures précises, entendez-vous ?

Le canon gronda de nouveau dans le lointain.

— Mais on se bat dans la plaine, monsieur le curé !

— Vous vous trompez ; non cher, vous vous trompez, je le répète. . . . Cependant, si vous avez peur, monsieur le sacristain, si vous pensez que vos jours ne soient pas en sûreté, éloignez-vous ; fuyez. . . . Je ne veux pas, je ne puis vous retenir ici malgré vous ; quant à moi, je reste ici.

— M'éloigner, fuir ! . . . Mais où aller ? partout se présentent les mêmes périls.

— Eh bien ! alors faites comme moi ;

rester à son poste est encore le meilleur parti qu'on puisse prendre.

— Ma foi, monsieur le curé, vous donneriez du courage aux plus poltrons et je ne vous quitte plus. . . . Tout sera prêt pour le catéchisme.

— A la bonne heure monsieur le sacristain ; car voyez-vous, qu'est-ce qui peut nous arriver en supposant même qu'on se batte encore ici ou dans le voisinage de notre ville ? Quelque boulet fera tomber une de nos dernières cheminées, et il n'en reste pas beaucoup, vous le savez.

— Oui ; mais cette cheminée peut écraser un de nos amis.

— Bah ! bah ! est-ce que nous n'avons pas nos caves pour nous cacher, comme au mois de février, lorsque la mitraille pleuvait sur Eylau ? — C'est un moment terrible à passer, j'en conviens, mais j'ai l'espoir que nous n'aurons pas à subir cette nouvelle épreuve. . . .

Le sacristain paraissait complètement rassuré et se préparait à sortir de l'église pour aviser au moyen de recruter le nombre de chaises ou de tabourets que lui avait demandés le curé, lorsque des cris tumultueux retentirent ; ils étaient poussés par un grand nombre d'habitants qui se précipitaient vers l'église ; hommes, femmes, enfants accouraient avec tous les signes de la terreur et du désespoir :

— Monsieur le curé ! monsieur le curé ! fit M. Spengler en rentrant aussitôt, venez donc !

M. Harbaum ne se pressait pas de répondre à l'appel du sacristain.

— Monsieur le curé, répéta celui-ci en se présentant pâle, effaré devant le prêtre qui venait de se lever de son aube.

— Eh bien ! qu'est-ce encore, dit-il avec l'accent d'une mauvaise humeur et d'une impatience qu'il ne put dissimuler ; vous voilà encore avec votre frayeur, je vous en croyais cependant guéri.

— Mais, monsieur le curé, vous n'entendez donc pas les cris qu'on pousse sur la place ? Ils ébranlent les voûtes de l'église, et à moins d'être sourd . . .

— Des cris, des cris, qu'est-ce que cela prouve ?

— Oh ! oh ! je crois effectivement, dit le

curé, qu'il se passe là-bas quelque chose d'extraordinaire ; je vais en juger par moi-même.

— Allons suivez-moi, monsieur le sacristain....

— Mais, monsieur le curé, il y a peut-être du danger.

M. Harbaum jeta sur le timide sacristain un regard où se peignaient à la fois le mépris et la pitié, et, le saisissant par le bras d'une main vigoureuse, il l'entraîna hors de l'église ; puis, traversant précipitamment le petit enclos qui la sépare de la place principale de la ville et en forme le cimetière, il ouvrit la porte. Alors un triste et douloureux spectacle s'offrit aux yeux du pasteur : c'était toute la population de la ville qui se pressait autour du temple et venait demander au curé une protection contre les nouveaux malheurs dont elle était menacée. A peine avait-il paru sur le seuil de la porte, que tous les bras, par un mouvement simultané, s'étendirent vers lui ; tous les regards étaient en même temps fixés sur les siens et semblaient y chercher à la fois des consolations et le secret de l'avenir ; moment terrible, alternative cruelle où ne fallait pas cependant le caractère du curé ; il avait jugé, en quelque sorte, d'avance la situation qui l'attendait et il avait mesuré sur elle sa fermeté et sa présence d'esprit.

Son visage respirait une douce sérénité ; il ne parut même pas surpris de l'attitude de tous ces pauvres gens et s'avança vers eux comme s'il eût été préparé à la scène dont il devenait tout-à-coup le témoin. La tranquillité de son impassible physionomie pouvait-elle être mise sur le compte d'une égoïste indifférence ? Qui eût osé juger ainsi, calomnier le cœur de son pasteur, de cet homme qui jamais ne s'était séparé de son troupeau et dont on avait récemment admiré la fidélité courageuse ? On savait bien que M. Harbaum n'était pas homme à céder son église, refuge de tous les malheureux, aux obus et au boulets ; on l'avait vu, pendant la sanglante journée d'Eylau, recueillir dans les caveaux du temple tous ceux qui n'avaient pu se dérober, par une prompte fuite, aux périls de cette bataille meurtrière ; on l'avait vu aller chercher dans les rues étroites, où tombait une pluie de mitraille,

des blessés, des mourants, prodiguer aux uns les secours d'un art qu'il connaissait ; aux autres les secours de la religion ; et, pour tant de dévouement, pour tant d'intrepidité, il n'avait voulu recevoir que des bénédictions ; il s'était dérobé à des récompenses que des officiers, des soldats reconnaissants voulaient demander pour lui à celui qui savait si bien payer tous les services.

L'effet produit par la présence du curé fut, en quelque sorte, électrique ; la sécurité qu'il témoignait se communiqua bientôt à tous ceux qui l'entouraient ; elle réveillait l'espérance dans les cœurs abattus ; mais ce n'était pas assez : il fallait achever l'ouvrage commencé, fortifier des convictions que le bruit du canon pouvait ébranler à chaque instant, et chose extraordinaire, le canon parut être d'intelligence avec M. Harbaum ; car, du moment où il s'était présenté devant ses paroissiens, aucun retentissement sinistre n'avait démenti la sérénité qui régnait sur sa physionomie vénérable ; tel était l'ascendant qu'il exerçait sur tout le monde, que le sacristain lui-même avait cessé de trembler, et, lorsque le curé se retourna pour voir si M. Spengler le suivait, il ne put s'empêcher de sourire en lui trouvant tant d'assurance. Mais ce n'était pas assez pour lui de donner l'exemple de cette tranquillité d'âme, de ce calme extérieur qui éloignaient toute idée de péril ; il fallait y joindre l'autorité de la parole et porter un coup décisif. M. Harbaum cherchait des yeux M. Tiedmann ; le bourgmestre d'Eylau ; il ne l'aperçut pas.

— Où donc est M. Tiedmann ? dit-il avec l'accent de la surprise.

— Me voici, répondit un petit homme qui se tenait caché dans la foule.

M. Harbaum lui fit signe de s'approcher.

— Eh quoi ! lui dit-il, monsieur le bourgmestre, vous n'êtes donc plus le premier magistrat de la ville ? Auriez-vous par hasard donné votre démission ?

M. Tiedmann paraissait fort embarrassé de répondre à cette question, bien qu'elle lui eût été faite avec douceur ; car le curé ne voulait pas blesser son amour-propre. Mais le bourgmestre y voyait un reproche adressé au magistrat sur l'oubli de son premier devoir.

— Monsieur Tiedmann, reprit le curé, je vous demande si vous êtes encore bourgmestre ?

— Certainement, monsieur le curé, et mes concitoyens, je l'espère, rendront justice à l'exactitude avec laquelle j'ai rempli mes fonctions.

— Je sais, monsieur Tiedmann, que vous êtes un honnête homme ; mais est-ce ici votre place ? Que venez-vous faire à la porte de mon église ?

— Mais, monsieur le curé, dans les circonstances graves on se trouve notre pauvre ville...

— Eh ! monsieur le bourgmestre, il n'y a pas de circonstances, si graves qu'elles puissent être, qui empêchent, qui dispensent un magistrat de rester à son poste ?

Cette brusque interruption, cette vive réplique, firent perdre contenance à M. Tiedmann qui avait tout-à-fait l'air d'un coupable.

— Votre poste, mon cher monsieur Tiedmann, continua le curé, est chez vous ou à la maison commune, comme le mien est dans mon église.

— Vous avez raison, monsieur le curé, et, si j'ai fait une faute, je veux la réparer...

— Eh bien ! mon cher Tiedmann, soyez bourgmestre jusqu'au bout, c'est-à-dire tant que vos concitoyens auront besoin de vos services. Retournez donc à la maison commune ; attendez-y les événements, mais ne les devancez pas.

Ces paroles étaient sévères sans doute, mais elles étaient justifiées par la conduite de M. Tiedmann ; toutefois le curé avait eu soin de les prononcer à voix basse et de manière à ne pas être entendu par les assistants.

Le bourgmestre se disposait à s'éloigner, lorsque M. Harbaum, se ravissant :

— Un moment, s'il vous plaît, dit-il à M. Tiedmann, un moment ; j'ai encore quelque chose à vous dire.

Puis, élevant la voix de manière à être entendu de la foule immobile et silencieuse qui l'observait, qui l'écoutait avec un pieux recueillement.

— Monsieur le bourgmestre, continua-t-il, je vous prie de vous rappeler que j'ai à célébrer demain trois messes de mariage

dans mon église, et j'espère que j'aurai l'honneur de vous y voir ; vous êtes le témoin obligé de ces cérémonies religieuses.

— Demain, monsieur le curé, demain ! Quoi ! vous n'ajournez pas ?...

— Eh ! pourquoi donc un ajournement ? pourquoi différerais-je le bonheur de plusieurs familles qui réclament mon ministère ?

— Elles pourraient songer à des mariages au milieu du bruit des armes, quand elles ne savent même pas si elles existeront demain !

— Eh bien ! si elles ne le savent pas, je le sais, moi... et je puis vous assurer, monsieur le bourgmestre, que notre ville n'a rien à craindre... je vous en donne ma parole...

— Votre parole, monsieur le curé !... Mais vous êtes bien hardi... ou bien imprudent...

— Je ne suis ni l'un ni l'autre, monsieur Tiedmann ; au surplus, si vous ne m'en croyez pas, retirez-vous ; je n'ai pas le droit de vous retenir ici, pas plus que de vous forcer à venir demain dans mon église. On se mariera sans le bourgmestre.

Un léger sourire effleura les lèvres de M. Harbaum, et comme il avait élevé la voix en prononçant ces derniers mots, ils furent entendus de la plupart des habitants, qui prêtaient une oreille attentive au dialogue entre le pasteur et M. Tiedmann. "On se mariera sans le bourgmestre ! ?" Quel gage de sécurité ! quelle garantie de protection contre les éventualités horribles de la guerre dans ces simples paroles sorties de la bouche du bon curé ! Aussi furent-elles bientôt répétées, passant ainsi de groupe en groupe jusqu'au dernier.

M. Tiedmann restait, en quelque sorte, cloué à sa place par la stupéfaction que lui causait l'incroyable assurance du curé ; mais celui-ci n'était pas d'humeur à prolonger la discussion avec le sceptique bourgmestre, et il le quitta pour parcourir les rangs du peuple, en distribuant de ces paroles dont il avait le secret, et qui eurent bientôt dissipé toutes les alarmes.

— Allons, mes enfants, s'écria-t-il, retournons chacun à nos travaux, à nos occupations ; moi, je vais rentrer dans mon église, où me rappellent mes fonctions que j'ai un peu négligées, à cause de vous. Mais je

vous excuse, mes enfants; seulement je vous recommande de ne pas vous effrayer si légèrement!... Vous pourrez bien encore entendre de temps en temps quelques coups de canon... cela, je vous le répète, ne saurait tirer à conséquence... Et puis, d'ailleurs, s'il y avait quelque danger réel, je serais le premier à vous en avertir; vous le savez, ma vigilance n'a jamais été jusqu'ici en défaut, et, du haut de mon clocher, où j'ai établi mon observatoire, je puis voir tout ce qui se passe dans la campagne. Sans adieu, mes enfants, sans adieu!

Et la foule s'éloignait en silence, précédée par le bourgmestre, qui commençait à croire que le curé avait de fort bonnes raisons pour engager les habitants à être sans inquiétude. Mais tout-à-coup M. Herbaum, qui s'était rapproché de l'église, revint sur ses pas.

— Surtout qu'on n'oublie pas, s'écria-t-il, que je fais, cette après-midi, le catéchisme pour les enfants de la première communion, et que je bénis demain trois mariages.

Ce dernier avertissement, pour lequel M. Herbaum avait déployé toute la puissance de sa voix forte et sonore, qui, au jour des grandes fêtes, dominait toutes les voix sous les voûtes de son église, compléta son triomphe sur la terreur panique et sur les pressentiments de ses paroissiens. Alors il s'arrêta un moment pour jouir de ce dernier succès: il regardait la foule s'écouler par des chemins divers; les habitants semblaient revenir de la messe tant leur démarche était calme. Bientôt le curé et le sacristain se trouvèrent seuls sur la place de l'église:

— Et bien! monsieur Spengler, dit en souriant le curé, nous devons prêcher d'exemple; nous avons aussi à travailler... Quelle heure est-il?

Le sacristain leva aussitôt les yeux pour consulter le cadran de l'horloge de l'église. M. Herbaum s'aperçut de ce mouvement.

— Ah! mon cher, vous oubliez que; depuis le mois de février notre horloge ne marche plus; elle a beaucoup souffert pendant la bataille...

— Ah! oui, les boulets et les balles ne l'ont pas épargnée non plus; mais j'y cherche l'heure par suite d'une vieille habitude.

M. Spengler poussa un profond soupir, en

détournant ses regards de ce cadran criblé de blessures; puis, il tira de son gousset sa grosse montre d'argent.

— Il est midi moins un quart, monsieur le curé.

— Ah! nous n'avons pas de temps à perdre: une messe de bout de l'an à midi; à une heure, deux ou trois baptêmes au moins; et puis le catéchisme. Encore, si mon vicaire était là!... il m'aiderait; mais il est en ce moment à Königsberg auprès de sa vieille mère mourante... Il a aussi des devoirs sacrés à remplir...

— Et puis, s'il voulait sortir de Königsberg, je crois que cela lui serait bien difficile; cette ville doit être bloquée par les troupes françaises.

— Nous nous passerons donc du concours de l'abbé Stilling... Monsieur Spengler, allez voir ce qui se passe chez vous; votre femme, votre fille ne sont peut-être pas trop rassurées; dites-leur ce qu'il faut pour les consoler, pour rassurer leur courage. Je vous donne une demi-heure... mais pas une minute de plus, entendez-vous? Je vais vous précéder dans la sacristie où je vous attendrai.

Le curé reprit le chemin de son église, tandis que le sacristain s'éloignait rapidement en se dirigeant vers sa maison, qui était située dans une petite rue voisine.

II.

M. Spengler étant arrivé à la porte de sa maison, fut très-étonné de la trouver ouverte.

— Ah! voilà, se dit-il, l'effet des exhortations et des conseils de M. le curé... C'est absolument comme si nous étions en pleine paix... Mais il me semble qu'un peu de prudence ne ferait pas de mal.

En disant ces paroles, le sacristain refit la porte d'entrée, et, montant précipitamment l'escalier, il arriva à la chambre où il croyait trouver sa femme; il pénétra dans une autre pièce, et l'aperçut agenouillée devant un crucifix de bois noir, qui était suspendu à la muraille, près du lit. Elle ne se dérangea pas au bruit que fit son mari en entrant; elle était absorbée dans la ferveur de sa prière. M. Spengler respecta l'inédita-

tion religieuse de sa femme ; mais, comme celle-ci paraissait vouloir la prolonger outre mesure :

Marguerite, dit le sacristain à voix basse, Marguerite !

Mme. Spengler acheva sa prière, fit un dernier signe de croix et se releva. Ses yeux étaient rouges ; il était facile de s'apercevoir qu'elle avait pleuré, et ses paupières, encore humides, témoignaient d'une récente douleur qui s'était épanchée dans les larmes. M. Spengler regarda sa femme avec un attendrissement mêlé de pitié.

— Allons, femme, lui dit-il en lui prenant les deux mains, ne t'afflige donc pas ainsi ; il faut de la résignation, ma pauvre amie ; il faut mettre son espoir dans la providence. Je sais bien que nous ne sommes pas heureux, et que, d'un moment à l'autre, les plus grands malheurs peuvent fondre sur nous ; mais, attendons-les avec courage ; la religion nous donnera assez de force pour les supporter. D'ailleurs, M. le curé vient de nous dire positivement que nous n'avions plus rien à craindre... la guerre s'éloigne de nous...

— Oui, la guerre peut-être... mais le chagrin... mais le remord!...

— Le remord... Ah ! te voilà encore revenue à tes idées si tristes, à tes noirs pressentiments...

— Eh ! Wilhelm, un souvenir fatal... un secret terrible ne pèse-t-il pas sur ton cœur comme sur le mien ? Ebba... notre fille !... ah ! qu'ai-je dit ?...

— N'avons-nous pas eu pour elle, toi la tendresse d'une mère, moi toute l'effusion d'un père ?...

— Oui, mais, avisons-nous le droit de lui donner une autre famille que la sienne ?...

— Nous avons recueilli son enfance délaissée, livrée aux horreurs d'un affreux abandon... Nos soins, les sacrifices de notre dévouement, ne nous ont-ils pas absous devant notre conscience ?...

— Non, Wilhelm, non... jamais mon cœur ne fut torturé par tant d'angoisses qu'en ce moment, les circonstances où nous nous trouvons, l'incertitude de notre sort, le tendre intérêt qui nous attache à Ebba, tout nous fait un devoir de l'éclairer sur sa destinée, de lui révéler le secret de sa naissance...

— Mais son mariage avec Peters est ar-

rêté ; ces deux jeunes gens se conviennent et s'aiment, tu le sais, et M. Harbaum veut demain...

— Demain ?

— Oui, il veut demain même bénir leur union.

— Elle ne s'accomplira pas, Wilhelm, elle ne s'accomplira pas !

— Qui l'empêcherait ?...

— Moi : je dirai tout à M. Harbaum...

— Tu veux donc nous déshonorer, nous perdre !...

— On ne se déshonore pas en réparant, autant qu'on le peut, une faute qu'on a déjà expiée en partie par tant d'années de repentir et de remords.

M. Spengler, terrifié par cette détermination de sa femme, garda le silence pendant quelques instants ; puis, comme s'il eut désespéré de la fléchir :

— Oui, Marguerite, tu as raison ; nous avons un devoir à remplir. Mais en enlevant à notre pauvre Ebba une famille, un nom... que pourront-nous lui donner en échange de ce qu'elle aura perdu ?... qu'elle famille voudra ici recevoir dans son sein une fille, dont la naissance plus qu'équivoque la vouera au mépris ?... N'avons-nous pas, dans notre aveugle et coupable précipitation, dénigré, anéanti toutes les preuves, tous les titres qui auraient pu replacer Ebba au rang qui lui appartient ? Femme, as-tu bien songé à cela ?

— Non ; mais faut-il emporter notre secret dans la tombe ?... faut-il que nous gardions nos remords jusqu'à la fin de notre existence ?... ah ! cette idée me fait horreur.

— Eh bien ! Marguerite, laisse-moi passer au moyen de concilier les intérêts d'Ebba et les nôtres... Ne pouvons-nous pas différer pendant quelques jours encore l'acte que nous commande impérieusement notre conscience... Ayons du moins le temps de préparer notre cœur à ce douloureux sacrifice.

— Et le mariage que M. Harbaum veut bénir demain... comment l'empêcher ? Quelles raisons, quel prétexte pourrions-nous faire valoir auprès de la famille de Peters, auprès de M. Harbaum surtout, qu'on ne saurait tromper facilement ?

M. Spengler réfléchit un moment ; puis, prenant son parti :

— Eh bien ! s'il le faut dit-il, j'avouerais tout à notre curé.

— Quoi ? tu oserais ? . . .

— Oui ; il est bon, quoique un peu brusque, et il m'aidera à sortir d'embaras ; tranquillise-toi donc, femme, je t'en conjure. Mais, où est donc Ebba ?

— Je suppose qu'elle est encore occupée à la pêche sur le lac . . . Elle est sortie depuis huit heures du matin, et je ne l'ai pas revue.

— Oh ! toujours étourdie, insouciant ! Rien ne t'émeut, elle, rien ne t'effraie ; pourvu qu'elle ait des filets, un bateau à sa disposition, elle est heureuse.

— Elle ne songe pas à l'inquiétude que me cause son absence trop prolongée.

— Ah ! ne l'accuse pas ; si elle travaille toujours, si elle brave même les périls, c'est pour nous, c'est pour s'acquitter de ce qu'elle doit à ceux qu'elle regarde comme les auteurs de ses jours . . . Mais je crois Pentendre . . . oui, c'est elle !

Le sacristain ouvrit rapidement une des fenêtres qui donnaient sur la rue ; puis, la refermant avec un mouvement de mauvaise humeur :

— Ah ! je me suis trompé : ce n'est pas Ebba, c'est la femme de notre voisin Stolberg.

— Va donc voir pourquoi notre fille n'est pas encore revenue ; tu la trouveras sans doute aux bords du lac.

— Non, je ne puis ; le temps me manque ; M. le curé m'attend.

— Eh bien ! je vais y aller . . . Hélas ! pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé quelque accident à cette pauvre enfant, si active, si courageuse !

— Ne crains rien pour elle, M. Harbaum, je te le répète, nous a assuré tous que notre ville ne court aucun danger. Chacun a repris son train de vie ordinaire. Tu pourras en juger par toi-même . . . Adieu, femme ; si tu avais quelque chose à m'annoncer, tu me trouverais à l'église.

Le sacristain prit un morceau de pain, qu'il mit dans sa poche, embrassa sa femme, et s'achemina vers l'église.

— Bonjour, monsieur Spengler, bonjour, lui dit un jeune homme qui l'aborda au moment où il allait passer la porte du temple.

M. Spengler lui tendit la main.

— Que fais-tu donc là, Peters ? répondit le sacristain péniblement surpris de la rencontre.

— Je sors de l'église, où je viens de causer avec M. le curé . . .

— Est-ce que tu ne devrais pas être à l'ouvrage ?

— Oh ! il s'agit de bien autre chose, monsieur Spengler . . . M. le curé lui-même m'a fait appeler et m'a annoncé positivement que demain j'épouserais Ebba ; je ne demande pas mieux, moi ; car voilà déjà bien des fois que ce mariage est remis . . . Vous savez pourquoi . . .

— Ah ! oui . . . nous ne sommes pas assurés du lendemain . . .

— Je le croyais encore, comme vous, il n'y a qu'un instant ; mais, maintenant, nous sommes assurés du lendemain, du surlendemain et de bien des semaines encore. M. le curé, qui en sait plus que vous et que moi, là-dessus, m'a garanti que nous serions heureux maintenant, et je vais annoncer à ma famille cette bonne nouvelle. Il y a longtemps, Dieu merci, que mon habit de noces est prêt ; Ebba, de son côté, doit être prévenue . . . n'est-ce pas ? Mais, dites donc, monsieur Spengler, on dirait que vous savez rien vous ?

Oui, en effet, M. Harbaum m'a donné hier à entendre qu'il voulait bénir votre union ; cependant . . .

— Cependant ! cependant ! vous n'avez pas l'air d'en être très satisfait, monsieur Spengler . . .

— Moi . . . au contraire, mon cher Peters ; d'ailleurs, les volontés de M. le curé sont des ordres pour moi. Mais je vais voir M. Harbaum, il m'attend, et, s'il ne dépend que de moi que ton mariage avec Ebba ait lieu demain, sois tranquille . . . Sans adieu, mon ami, sans adieu.

Le sacristain entra précipitamment dans l'église, laissant Peters fort étonné de la manière dont il lui avait répondu.

Le curé était déjà revêtu de son costume sacerdotal quand M. Spengler parut dans la sacristie.

— Eh bien ! mon cher, lui dit-il, nos bons habitants sont-ils enfin plus sages, plus raisonnables ? Ont-ils reconnu enfin qu'ils n'avaient rien à craindre ?

— Ma foi, monsieur le curé, vous pouvez vous flatter d'avoir opéré un véritable miracle.

— Ah ! comment cela ? Je ne me croyais pas si puissant . . . Mais je ne désire qu'une chose : c'est qu'on n'ait pas peur.

— Tout le monde travaille comme à Fordinaire ; toutes les boutiques sont rouvertes.

— A la bonne heure ! Mais vous, monsieur Spengler, avez-vous conservé quelques doutes ?

— Moi, monsieur le curé, je suis aussi tranquille que si nous jouissions de la paix depuis vingt ans . . . cependant je vous avouerai que ces coups de canon . . .

— Vous ont paru contredire un peu mes paroles ; mais, maintenant . . .

— C'est différent, et la canon peut gronder encore . . .

— Il ne grondera plus, mon cher, il ne grondera plus ; mais, à propos, monsieur Spengler, vous ne me parlez plus du mariage de votre Ebba avec le fils de M. Tiedmann . . . vous savez que je marie demain ces jeunes gens ; je viens de faire avertir la famille du fiancé par lui-même, Péters sort d'ici . . .

— Je l'ai rencontré, monsieur le curé . . .

La manière dont le sacristain avait prononcé ces derniers mots trahissait un certain embarras qui ne put échapper au curé . . .

— Vous serez prêts de votre côté, j'espère, monsieur Spengler, répondit M. Harbaum . . .

— Mais, monsieur le curé, je vous avouerai que je ne m'attendais pas . . . que j'avais cru que ce mariage serait ajourné après la fin de la guerre . . .

— Vous vous êtes trompé, monsieur le sacristain ; ce mariage sera célébré demain ici . . .

— Si quelque obstacle que je n'avais pu prévoir . . .

— Un obstacle ! . . . Que voulez-vous dire, monsieur Spengler ?

— Oui, monsieur le curé, et ce me sera pas ma faute, je vous jure ; mais que voulez-vous ? les temps sont si malheureux qu'ils

me mettent dans l'impossibilité de remplir certains engagements relatifs à ce mariage ; je n'étais pas riche, il y a six mois, et aujourd'hui je suis pauvre ; la guerre m'a ruiné . . .

— Elle ex a ruiné bien d'autres, mon cher ami ; mais enfin je ne comprends pas encore pourquoi ce mariage ne se ferait pas. Voyons, les familles sont-elles pas d'accord ?

— Elles l'étaient encore hier, du moins je le pense ; vous connaissez le père de Péters ? . . .

— M. Tiedmann ! Quest-ce qui ne le connaît pas ?

— Eh bien ! il faut que je lui annonce une chose qui doit changer ses dispositions à l'égard du mariage de son fils avec mon Ebba : c'est que je ne puis lui donner la dot de deux cents frédéricus que je lui avais promise. Le curé fit un geste de surprise.

— Mais êtes-vous bien sûr que le père de Péters refusera son consentement pour une question d'argent ?

— Je le crains, car je connais son caractère . . .

— Eh bien ! moi, je me charge de lui parler, d'arranger cette affaire ; et puis, s'il lui faut absolument les deux cents frédéricus, nous verrons à nous les procurer . . .

— Pour ce soir ou demain matin au plus tard, monsieur le curé ?

— Oh ! oui, ce sera difficile . . . je n'y songeais pas . . . Si je les avais, ces deux cents frédéricus ! . . .

— Vous voyez bien, monsieur le curé, que vous aurez un mariage de moins à bénir demain . . .

— Mais, monsieur Spengler, pourquoi aussi avez-vous tant tardé à m'instruire de cette circonstance ?

— C'est que je croyais que vous auriez ajourné les messes de mariage à un temps plus favorable ; je ne vous supposais pas si pressé . . .

— Eh bien ! nous marierons Ebba et Péters quelques jours après les autres . . . Nous les trouverons ces deux cents frédéricus . . . si la famille du fiancé se montre inflexible !

— Allons, monsieur Spengler, dit le curé, voici ces bonnes gens qui nous attendent ; ils sont exacts ; nous ne devons pas l'être moins qu'eux . . .

Il prit son grand missel, tandis que, de son côté M. Spengler, qui devait l'assister dans la célébration des divins mystères, se munit des objets indispensables, et tous deux s'avancant avec calme et gravité, sortirent de la sacristie.

Aussitôt que le curé parut, les chuchotements cessèrent ; il se fit un grand silence et l'office commença.

III.

Il était trois heures après-midi : jusqu'à tout était resté calme dans Eylau, et la tranquillité dont jouissaient les habitans avait justifié la confiance que leur avait inspiré les paroles de M. Harbaum ; mais alors des clameurs confuses et lointaines, des bruits étranges et sinistres virent dissiper leurs illusions : c'était une armée toute entière, avec le formidable attirail de la guerre, qui débouchait de la pleine d'Eylau et s'avancait vers la paisible cité. Bientôt des cavaliers français parurent, précédant les troupes qui s'approchaient et dont on pouvait, du haut des maisons, apercevoir la marche imposante. Toutefois, dans ce moment terrible, le souvenir des conseils donnés par le bon pasteur dominait encore l'émotion générale et profonde ; chaque habitant regardait passer sans effroi ces soldats étrangers ; il n'y avait nulle part aucun symptôme de consternation, de désespoir, et une demi-heure était à peine écoulée que déjà on s'était familiarisé avec la vue de ces bataillons, de ces escadrons qui, traversant la ville, allaient prendre position au-delà de son enceinte.

Pendant que ce mouvement s'exécutait, un cavalier revêtu de l'uniforme des chasseurs à cheval de la garde impériale française arriva, suivi de plusieurs généraux, sur la place de l'église d'Eylau, puis tout à coup mit pieds à terre ; deux des officiers supérieurs qui formaient sa brillante escorte en firent autant. Alors Napoléon, car c'était lui, jeta un coup-d'œil sur la place ; puis, levant la tête pour examiner la façade de l'église :

— Arrêtons-nous un moment ici, dit-il aux deux généraux.

L'un d'eux lui remit diverses dépêches qu'il lui rendit après les avoir parcourues rapidement.

— Tout va bien, Messieurs, j'espère en avoir bientôt fini avec les russes, ils recevront leur dernière leçon ; mais il faut qu'elle soit bonne, afin qu'ils s'en souviennent.

— Ils ont oublié trop tôt celle d'Austerlitz, répondit Duroc.

— Cependant nous les avons à notre merci eux et leur empereur, dit Napoléon qui se mit à faire quelques pas comme sans but déterminé.

Bessières et Duroc le suivaient mais à distance ; car il paraissait vivement préoccupé. Il se détourna brusquement vers eux, et leur montrant l'église :

— Ce vicil édifice a terriblement souffert, il y a quatre mois ; nous l'avons, nous et les Russes, mis à jamais hors de service ; cependant ses murailles ont résisté aux boulets et aux obus, mais l'intérieur... Oh ! quel affreux spectacle il nous offrit, lorsque l'ennemi fut obligé de le céder à nos braves soldats !... Aujourd'hui la solitude et le silence, là où des milliers d'hommes s'égorgeaient. Ah ! mon cœur saigne à ce douloureux souvenir d'une victoire si chèrement achetée.

Et l'empereur se dirigeait vers la porte principale de l'église.

— Messieurs, ajouta-t-il, en visitant ces lieux dévastés par la guerre, nous donnerons quelques larmes à nos compagnons d'armes qui sont morts pour l'honneur de la France.

Napoléon poussa la porte qui cria sur ses gonds ; puis il entra dans l'église, avec Bessières et Duroc ; tous les trois ôtèrent leur chapeau, et s'avancèrent, la tête nue jusqu'à auprès d'une petite chapelle dédiée à la vierge, et placée entre deux énormes pilliers qui la masquaient de leur ombre.

— Nous ne sommes pas seuls ici, dit l'empereur, qui s'arrêta tout-à-coup.

Les deux maréchaux, surpris, portèrent vivement la main sur la garde de leur sabre.

— Il y a du monde dans cet endroit, ajouta Napoléon désignant la chapelle où l'obscurité ne permettait pas aux regards de distinguer ce qui s'y passait.

L'empereur et ses deux compagnons, s'arrêtèrent, ce moment d'hésitation, produit par

la réflexion et le soupçon d'un danger possible, fut court.

— Allons, messieurs, dit l'empereur, poussons notre reconnaissance plus loin ; il n'y a plus à reculer, et, d'ailleurs, que pouvons-nous avoir à craindre ? Il est douteux que Beningsen ait laissé ici une garnison, car elle serait bien compromise, vous en conviendrez avec moi.

Napoléon accompagna ces paroles d'un léger sourire, puis continua à s'avancer ; il arriva bientôt au seuil de la chapelle, et puis il s'arrêta surpris devant la scène qui frappa ses regards. Dix ou douze enfants étaient là assis, ayant chacun un petit livre à la main et écoutant attentivement le prêtre qui les interrogeait tour à tour.

M. Harbaum était debout, adressant des questions, rectifiant, corrigeant des réponses ou les accompagnant de commentaires et d'explications indispensables pour fortifier l'instruction religieuse de ses jeunes auditeurs. Quand Napoléon s'approcha, la vue de son uniforme, le bruit de ses pas, surtout, produisit, il est vrai, un certain mouvement de curiosité dans l'auditoire, naturellement disposé à se laisser distraire de l'objet sérieux de la réunion ; mais un signe, un geste du prêtre suffirent pour réprimer ce mouvement.

L'empereur, immobile d'étonnement, fut rejoint par les deux généraux ; ceux-ci partageaient la surprise de Napoléon ; après quelques instants de silence, il se retourna vers Duroc, et lui parlant à voix basse :

— Voilà un bon prêtre qui ne me paraît pas se douter que les Français sont ici : mais ne le troublons pas dans l'exercice de ses fonctions.

Il est en train de faire le catéchisme aux enfants.

— En vérité, ce brave homme m'intéresse ! je ne serais pas fâché de faire connaissance avec lui ; mais attendons qu'il ait levé la séance.

L'empereur s'éloigna et se mit à se promener dans l'église, suivi des deux généraux ; toutefois, il gardait le silence, comme s'il eût craint d'interrompre la leçon de catéchisme ; il avait parcouru le temple dont la nudité attestait la dévastation récente dont il avait été le sanglant théâtre, et il s'approchait de nouveau de la chapelle, lors-

que le bruit des pas des enfants, qui se dirigeaient vers la porte de l'église, avertit Napoléon que le curé avait levé la séance. Bientôt le prêtre lui-même s'apprêta à retourner à la sacristie ; alors l'empereur allant au devant de lui, et le saluant :

— Monsieur l'abbé, lui-dit-il, vous ne savez donc pas que les troupes françaises occupent en ce moment votre ville ?....

— Je le sais, général.

— Comment ! vous le savez, et cependant vous restez dans votre église, comme s'il ne se passait ici rien d'extraordinaire ;

— Et qu'aurais-je à craindre de la part des français ? les russes se sont retirés, ils vous ont abandonné Eylau...

— Mais ils pourraient y revenir...

— Oh ! non, ils n'y rentreraient pas ; et, quand même ils y rentreraient, devrais-je en avoir plus peur pour cela ? Mon poste est ici, à moi ; Dieu m'y a placé et je dois y rester, avec les Russes, ou avec les Prussiens, ou avec les Français ; qu'importe !

— Monsieur le curé, votre langage me plaît ; j'aime le courage partout, dans toutes les conditions, sous toutes les espèces d'uniforme. Cependant il y a une certaine limite au-delà de laquelle le courage n'est plus que de la témérité. Quest-ce qui vous garantissait, par exemple, que votre ville ne serait pas exposée aux mêmes risques qu'au mois de février ?...

— Rien, j'espérais seulement que Dieu épargnerait cette fois le pauvre troupeau qu'il a confié à mes soins, et j'ai fait partager mon espoir et ma confiance aux habitants d'Eylau. D'ailleurs, nous connaissons tous l'empereur Napoléon...

— Vous le connaissez, monsieur le curé ?

L'empereur ne put comprimer un léger sourire qui effleura ses lèvres :

— Vous connaissez Napoléon, monsieur le curé ?

— Oui, général ; qui est-ce qui ne connaît pas Napoléon ?

— Cette assurance de M. Harbaum et surtout sa question surprirent l'empereur, qui se retourna vers ses deux compagnons, comme pour juger de l'effet que devaient produire sur eux les paroles singulières du curé ; ceux-ci n'avaient pas moins de peine que Napoléon à garder leur sérieux ;

— Ah ! je sais, s'adressant de nouveau à M. Harbaum, que l'empereur des Français est un personnage assez généralement connu ; cependant il serait possible que vous ne l'eussiez vu que fort imparfaitement et que votre mémoire ne vous rappelât pas ses traits avec beaucoup d'exactitude... car depuis quatre mois, il s'est passé tant de chose... et vous pourriez bien avoir oublié...

— Non, non, je n'ai rien oublié, général ; j'ai vu Napoléon comme je vous vois...

La vivacité avec laquelle le curé avait prononcé ces mots augmenta encore la surprise de l'empereur.

— Eh bien ! M. le curé, vous le reverrai encore cet empereur que vous connaissez si bien ; il ne va pas tarder à venir ici, nous l'attendons, et si vous avez quelque chose à lui demander, vous n'avez qu'à vous présenter à lui, il vous recevra, j'en suis sûr, avec bonté ; vous n'aurez qu'à vous nommer...

— Oh ! c'est bien mon intention !

— Je crois que vous avez eu raison d'avoir confiance dans sa protection pour votre ville ; il est tout prêt à réparer, autant qu'il sera en lui, les maux dont elle a souffert. Vous le trouverez avant une heure à son quartier-général qui va être établi ici ; il restera probablement à Eylau jusqu'à la fin de la journée.

— Je vous remercie, général, de ces renseignements. Je serai exact au rendez-vous ; mais j'espère bien vous y voir aussi, vous...

— Certainement, monsieur le curé... Alors sans adieu.

— Sans adieu, général.

M. Harbaum, sensible aux avances et aux offres aimables d'un général aussi poli, voulait l'accompagner jusqu'à la porte de l'église, mais Napoléon se refusa à cet honneur.

— Restez, je vous prie, monsieur le curé, lui dit-il, vous avez vos affaires, comme nous avons les nôtres. Au revoir.

M. Harbaum ne crut pas devoir insister, et se contenta de saluer les trois militaires qui s'éloignaient ; puis il rentra dans la sacristie en réfléchissant sur la visite assez extraordinaire qu'il venait de recevoir. Toutefois, en se rappelant les détails de l'entretien qu'il venait d'avoir avec celui qu'il appelait général, il lui venait quelque chose

de singulier et d'étrange ; il ne pouvait se rendre compte de l'impression qu'il avait produite sur lui.

Quand M. Spengler vint retrouver le curé dans la sacristie, il le trouva pensif et rêveur contre son habitude ; alors M. Harbaum se mit à raconter ce qui venait de lui arriver, et le sacristain, après en avoir entendu le récit, engagea le curé à aller trouver, ainsi que le général le lui avait conseillé, l'empereur Napoléon qui, du reste, semblait prendre à tâche de réaliser toutes les promesses du curé, et dont les troupes, en traversant la ville, observaient la plus exacte discipline.

— Je vous l'avais bien dit, mon cher M. Spengler, mais vous ne vouliez pas m'en croire ; une autre fois, j'espère, vous serez moins entêté. Voyez, tout ne se passe-t-il, ainsi que je l'avais annoncé ?

— C'est vrai, monsieur le curé, et vous êtes un prophète...

— Oh ! oh ! mon cher monsieur Spengler, vous allez un peu trop loin : je ne mérite pas un tel éloge : il est passé le temps où Dieu accordait à quelques hommes privilégiés le don de prophétie. J'ai seulement deviné juste, et peut-être nos prières ont-elles eu quelque part dans l'événement dont nous avons à nous féliciter. D'ailleurs je connaissais l'empereur Napoléon, je savais bien que, quoi qu'il dût arriver, il aurait fait tout ce qu'il était en son pouvoir de faire pour sauver notre ville...

— Comment ! vous connaissiez l'empereur Napoléon, monsieur le curé !...

— Certainement... comme nous avons pu le connaître tous, il y a quatre mois... Cependant il se pourrait aujourd'hui que je ne le reconnusse pas tout de suite ; car, on dit qu'il est un peu changé, et puis nous n'avons guère eu le temps, n'est-ce pas d'étudier sa physionomie au milieu d'une bataille ?

— Eh bien ! oui, mon cher, il faut que je parle à l'empereur Napoléon, et... je lui parlerai.

— Et vous croyez, monsieur le curé, pouvoir parvenir jusqu'à lui ?

— Rien ne me sera plus facile ; le général français, avec qui je viens de causer, m'a promis de me faire obtenir immédiatement



une audience, et, s'il le faut, il me présentera lui-même à l'empereur.

— Je vous en félicite d'avance, monsieur le curé, et j'espère bien que vous profiterez de l'occasion pour recommander notre pauvre ville à la générosité du souverain.

— Je pourrais fort bien m'en dispenser ; mais, enfin, cette recommandation ne saurait nuire aux intérêts de nos chers concitoyens. L'empereur Napoléon est toujours bien disposé en leur faveur.

— Monsieur le curé, dit le sacristain, vous ne m'avez pas encore parlé des mariages que vous devez bénir aujourd'hui ?

— Justement, j'y songeais, mon cher M. Spengler, et et je ne demandais si j'aurais le temps nécessaire... Car il faut que je vois l'empereur Napoléon aujourd'hui même, et, si je ne le vois pas aujourd'hui, il sera trop tard demain, c'est une affaire décidée. Maintenant, monsieur Spengler, il faut que vous alliez prévenir nos jeunes fiancés de cet ajournement, en leur présentant mes excuses et mes regrets.

— Je n'y, m'enquerrai pas, monsieur le curé.

— Quant à Ebba et à Peters, j'espère bien que vous ne les oublierez pas, et qu'ils seront demain ici avec leurs familles.

— Mais monsieur le curé, vous savez bien que cela ne dépend pas de moi. Je vous ai parlé de l'obstacle insurmontable.

— Je le lèverai, monsieur, je m'en charge, je vous l'ai déjà dit.

— Il faut une dot à Ebba...

— Je la trouverai ou nous la trouverons ; soyez sans inquiétude...

— Mais vous ne songez donc pas, monsieur le curé, au temps qu'exige un pareil arrangement... en supposant même que nous ayons la dot à notre disposition ?

— Je vous répète encore, maître Wilhelm Spengler, que ce mariage se fera... Vous savez que lorsque je dis une chose...

— Oh ! monsieur le curé, je conviens... cependant...

— Assez d'objections comme cela ! Faites ce dont je vous ai chargé, et ne vous inquiétez pas du reste.

Les roulements du tambour vinrent tout-à-coup interrompre l'entretien du curé et du sacristain.

— Est-ce que par hasard l'empereur Napoléon s'approcherait déjà ?

M. Harbaum accourut avec M. Spengler à la porte de l'église pour voir ce qu'il se passait sur la place : c'était un régiment d'infanterie qui allait faire une halte en ce lieu et y prendre quelque repos avant de continuer sa route. M. Harbaum cherchait des yeux l'empereur dans un groupe d'officiers qui, en attendant le signal du départ, échangeaient entre eux leurs conjectures sur le plan de campagne de leur général. Alors M. Spengler s'éloigna pour exécuter l'ordre du curé et le laissa seul.

IV.

L'empereur avait voulu visiter en détail le champ de bataille d'Eylau ; en sortant de Pégelse, il s'était dirigé vers le lac Arschen sur lequel semble assise la petite ville qui a donné son nom à cette journée célèbre où la victoire avait semblé un moment près d'abandonner les aigles françaises. Toujours accompagnée de Bessières et Duroc, il avait laissé bien loin derrière lui son escorte ; à mesure qu'il s'approchait du lac, il semblait ralentir son pas ; il était devenu tout-à-coup silencieux, et à peine adressait-il quelques mots à ses deux compagnons ; c'est qu'il craignait de rencontrer des traces plus hideuses, des témoignages plus terribles de la lutte acharnée et sanglante de février ; le lac Arschen lui rappelait l'abîme glacé où tant de bataillons russes avaient été engloutis à Austerlitz ; le lac Arschen avait aussi reçu dans son sein plus d'un des vieux soldats des Pyramides et de Marengo, et ses bords désolés devaient, suivant les appréhensions du vainqueur d'Heilsberg, conserver les sinistres images de la dévastation et du deuil. Sous l'empire de ces préoccupations pénibles, l'empereur avait modéré la course de son cheval et il s'arrêta même une fois, un instant, comme s'il lui répugnait d'aller en avant. Il était près de déboucher d'une rue étroite à l'issue de laquelle on apercevait le lac éclairé en ce moment des rayons du soleil ; à droite et à gauche gisaient les ruines de maisons abattues par l'artillerie ; des arbres renversés, des amas de pierres, au milieu desquelles on remarquait encore des

boulets, des biscaiens en grand nombre, attestait que là on s'était battu avec le plus d'acharnement. Napoléon promenait sur ce spectacle des regards mélancoliques ; son cœur se serrait à la vue de tant de désastres. Qu'étaient devenus les malheureux qui habitaient ces maisons avant qu'elle fussent détruites ? Avaient-ils péri sous les décombres de leurs toits embrasés ? Alors la guerre se présentait au grand capitaine sous son aspect le plus horrible ; alors l'humanité avait repris tous ses droits et le génie de la guerre, les enivrements de la victoire, l'espérance de nouveaux triomphes cédaient devant la pitié. Enfin l'empereur poussa son cheval en avant, comme pour en finir avec le spectacle désolant qui fatiguait ses regards. Il était parvenu au bord du lac.

On y apercevait plusieurs barques montées par des pêcheurs occupés à jeter ou à retirer leurs filets : dans le lointain retentissaient les voix confuses de soldats en marche, et ce mouvement militaire qui avait lieu autour de la ville contrastait avec le silence qui régnait là où se trouvait Napoléon. Ce contraste frappa l'empereur :

— En vérité, dit-il à Bessières, je n'aurais jamais cru qu'on pût jouir ici d'une aussi grande tranquillité. Voilà de braves gens qui ne paraissent pas s'inquiéter beaucoup de notre présence dans leur ville.

Il montrait de la main à Bessières les pêcheurs et leurs barques :

— Le curé, du moins, répondit le maréchal, ne nous a pas trompés : on dirait, en voyant un tel calme, que la guerre est à cent cinquante lieues d'ici.

— Tant de sécurité m'étonne, monsieur le maréchal ; il y a longtemps que je fais la guerre, et c'est la première fois qu'un tel spectacle s'offre à mes regards. Ah ! tout ici m'étonne. Voyez donc combien la nature est belle en ces lieux et combien elle est majestueuse dans sa simplicité ! Quel peintre ne se sentirait inspiré à la vue de ces frais paysages qui semblent se mirer dans les eaux limpides du lac ? Mais ces eaux aujourd'hui si transparentes, combien de braves les ont naguère rougies de leur sang ! Combien de mes soldats y ont trouvé leur tombeau !

— Votre majesté, se trompe, sire ; la forte gelée qui avait durci la surface du lac

nous a préservé d'un aussi grand malheur le lac ne s'est pas entr'ouvert sous les pas des combattants ; nos régiments l'ont traversé plusieurs fois, sans que la glace se soit rompue....

— Ah ! mon cher général, vous avez raison... mais quel champ de bataille ! mon cœur se serre à ce seul souvenir... nous l'avons chèrement achetée, cette victoire d'Eylau !

Un profond soupir s'exhala de la poitrine oppressée de l'empereur ; en ce moment le cheval qu'il montait, ayant fait un mouvement sur un terrain fangeux, faillit en glissant précipiter à terre son cavalier. Napoléon le releva vivement.

— Allons ! pied à terre, messieurs, dit Napoléon ; ce lieu est dangereux pour une promenade à cheval.

Napoléon descendit immédiatement de cheval et les deux cavaliers en firent autant. Près d'eux se trouvait le tronc d'un saule ; l'empereur, Bessières et Duroc y attachèrent leurs chevaux ; puis ils continuèrent à marcher, en suivant le bord du lac. Napoléon garda pendant quelques instants le silence ; tout-à-coup, à l'endroit où le lac formait une espèce d'anse, il aperçut une barque de laquelle s'élançait une jeune fille. Son costume avait quelque chose de bizarre qui s'éloignait de celui de celui des femmes du pays ; elle portait sur la tête une casquette retenue sous son manton par une gourmette de cuivre ; pardessus sa robe elle avait une veste bleue qui rappelait l'uniforme d'un des régiments de la cavalerie française. Deux tresses de blonds cheveux descendaient sur ses épaules ; il y avait dans sa physionomie et dans son allure quelque chose de déceit et de martial qui annonçait l'énergie du caractère. Cependant cette rudesse était tempérée par la douceur de son regard ; tout en elle appelait la curiosité et l'intérêt. L'empereur s'était arrêté à la vue de cette jeune fille sautant avec légèreté de sa barque qu'elle venait d'amarrer au rivage.

Elle baissa les yeux lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était l'objet de l'attention des trois étrangers ; elle avait reconnus à leurs uniformes qu'ils étaient des officiers supérieurs de l'armée française. Mais, au moment où elle passait près d'eux pour gagner le sentier qui

menait à la ville, Duroc lui prit la main pour Parrêter, et lui dit en allemand :

— Halte-là, mademoiselle !

La jeune fille, un peu interdite, s'arrêta en retirant vivement sa main de celle de Duroc, dont le geste familier l'avait offensée.

— Que désirez-vous, monsieur l'officier ? répondit-elle en français.

— Comment ! dit Napoléon avec l'accent de la surprise, cette jolie Prussienne parle notre langue !

Et, en prononçant ces paroles, il s'était rapproché de la jeune fille.

— N'ayez pas peur, mon enfant, lui dit-il avec bonté,

— Moi ! monsieur l'officier, je n'ai pas peur !

Elle accompagna cette réponse d'un aimable sourire.

— Vous avez raison, mademoiselle, et je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de nous. D'ailleurs, lorsqu'on porte, comme vous, un uniforme... on doit avoir du cœur...

Napoléon avait reconnu une partie de l'uniforme d'un officier français. La jeune fille rougit de cette éloge dans laquelle elle apercevait une allusion ironique au vêtement militaire qu'elle portait. L'empereur la rassura complètement par le ton asable des questions qu'il lui adressa :

— Etes-vous d'Eylau ? lui dit-il ?

— Oui, monsieur l'officier.

— S'attendait-on, que vous sachiez, à voir arriver ici aussitôt les Français ?

— Oui, monsieur l'officier, et ils y sont venus encore trop tard.

— Vous les préférez donc aux Russes, aux Prussiens même ?

— Certainement.

— Oh ! oh ! vous êtes donc Française ? car pour parler ainsi...

— Je le suis de cœur, monsieur l'officier, et j'ai toujours aimé la France.

Il y avait dans les paroles de la jeune fille une expression de franchise et de naïveté qui plut beaucoup à l'empereur ; il se tourna en souriant vers Bessières.

— Eh bien ! maréchal, lui dit-il, nous marchons ici de surprise en surprise. Voici une jeune aimable et sujette de mon cousin, le roi de Prusse, qui passe à nous avec armes et

bagages, une petite Prussienne qui parait aussi Française que vous et moi.

La curiosité de l'empereur était de plus en plus piquée par cette singulière rencontre, et il voulut continuer à interroger la jeune fille, dont la physionomie, la tournure et le langage excitaient son intérêt.

— Vous ne m'avez pas encore dit mademoiselle, quel était votre état ?

— C'est que vous ne me l'avez pas encore demandé.

— C'est juste, mademoiselle ; maintenant, je vous le demande.

— Je suis batelière sur le lac.

— Batelière !... Ah ! vous avez un bateau !

— Oui, monsieur l'officier ; il n'est pas cependant ma propriété ; mais mon père me l'a confié, et je m'en sers soit pour la pêche, soit pour transporter les étrangers qui veulent jouir d'une petite promenade sur notre lac. A propos, monsieur l'officier, voulez-vous me faire l'honneur d'entrer dans mon bateau ? Du moins, je ne rentrerai pas au logis comme hier, comme avant-hier et comme bien d'autres jours encore, car les temps sont durs, et il passe ici peu de voyageurs. Sans les produits de la pêche, je ne sais pas comment nous ferions pour vivre.

— Pauvre fille ! soyez persuadée que je ferai tout mon possible pour réparer... Mais qu'est-ce que je dit donc là ?... Allons, mademoiselle la batelière, votre invitation est trop aimable pour que je ne l'accepte pas.

A peine l'empereur eut-il prononcé ces paroles, qu'Abba (car la jeune fille batelière n'était autre que la jeune fille élevée dans la maison de Spengler,) courant au rivage, et détachant vivement l'amarré qui retenait le bateau, s'y élança et attendit que les trois officiers vinssent s'y placer.

Napoléon avait adressé à voix basse quelques mots à Bessières et à Duroc, avant de se diriger vers le bateau, puis il y entra ; le maréchal et le général Py suivirent. Bessières et Duroc s'assirent sur le petit banc placé à la poupe ; l'empereur resta debout au milieu du bateau. Pendant que la petite embarcation fendait les eaux du lac, grâce à la vigueur des deux bras qui maniaient les rames, Napoléon promenait ses regards sur les scènes variées du paysage où la nature

déployait à la fois sa variété et sa magnificence. La barque glissait avec rapidité sur le lac, et à peine en pouvait-on sentir le mouvement ; les deux généraux gardaient le silence ; la batelière levait quelquefois les yeux pour observer la physionomie de l'empereur ; elle semblait déjà soupçonner le personnage qui était debout, là, devant elle, pouvait bien être quelque chose de plus qu'un officier supérieur de l'armée française.

L'empereur était déjà depuis plus d'un quart d'heure sur la barque, lorsqu'il s'approcha d'Ebba et lui fit signe de suspendre le mouvement des rames ; la jeune fille les laissa retomber et la barque s'arrêta presque immobile au milieu du lac.

— Reposez-vous un moment, mademoiselle car vous devez être fatiguée.

— Oh ! non, monsieur l'officier, pas encore. Je suis habituée à ce travail ; et, si vous voulez que je continue je vous conduirai plus loin...

— Je vous remercie, mademoiselle ; quelque plaisir que j'éprouve à cette promenade, je ne puis la prolonger ; reconduisez-moi, je vous prie, au rivage...

— Déjà ! la batelière poussa un profond soupir.

Déjà ! dit l'empereur étonné ; oh ! comme vous me dites cela ! vous êtes donc bien heureuse d'avoir des français dans votre barque ?

Un vif incarnat colora subitement les joues de la jeune fille, qui ne répondit pas.

— Allons, ajouta l'empereur, il n'y a pas de mal à aimer les Français, qui, après tout, valent bien les Prussiens... Mais, mademoiselle, permettez-moi de vous adresser une question.

En ce moment, le bateau, dont Ebba avait changé la direction, virait de bord.

— Parlez, monsieur l'officier : je suis prête à vous répondre.

— Avez-vous eu peur pendant la bataille du 8 février ?

— Oui ; mais moins pour moi que pour mes pauvres parents.

— Fort bien... vous étiez donc restés dans Eylau ?

— Nous ne pouvions trouver ailleurs un asile ; nous avons été forcés de rester ici.

— Où vous étiez-vous donc cachés pour échapper aux périls qui vous environnaient ?

— Dans les caveaux mêmes de l'église ; nous y étions avec un grand nombre d'habitants pauvres qui se trouvaient dans la même situation que nous.

— Ah ! ma chère enfant, combien les heures que vous avez passées dans ce lieu ont dû vous paraître longues et cruelles.

— Oh ! oui, monsieur l'officier. Nous craignons de voir à chaque instant s'écrouler sur nos têtes les voûtes des caveaux ; nous entendions l'horrible fracas de la bataille ; nous entendions les cris des combattants, les gémissements des blessés, les cris des mourants...

— La situation était affreuse, je le comprends... Mais enfin la retraite des Russes l'a fait cesser. Vous avez été délivrés... vous avez pu revoir le jour...

— Oui, mais pour souffrir encore ! Notre ville était encombrée de blessés et de morts ; à chaque pas nos pieds heurtaient des cadavres ; partout du sang... mais du moins nous n'avons pas manqué à notre devoir, le ciel nous en est témoin...

— Et moi aussi, ma chère enfant ; je sais combien la conduite des habitants d'Eylau a été généreuse. J'ai pu apprécier leur dévouement, et je saurai le récompenser...

— Vous, mon officier ?

Ebba regardait avec un étonnement mêlé tout à la fois de respect et de frayeur, Napoléon qui venait, par ces derniers mots, de révéler presque son nom et sa puissance à la jeune fille.

— Vous, répétait Ebba, vous, monsieur l'officier !... Mais qui êtes-vous donc si vous n'êtes pas l'empereur des Français ?

— Eh ! mon Dieu ! je ne suis qu'un de ses généraux... mais j'ai l'honneur de l'approcher souvent et il m'honore de sa confiance... ce qui peut expliquer et justifier ce que je viens de dire. D'ailleurs, il m'a parlé plus d'une fois avec intérêt des malheurs éprouvés par la ville d'Eylau et m'a fait confidence de ses intentions, pour les réparer, autant qu'il lui sera possible...

— Je comprends maintenant.

— Mais, ma chère enfant, permettez-moi de vous faire une simple observation... Il me semble qu'au moment où une partie de l'armée française traverse votre ville, il y a au moins imprudence de votre part à porter un

vêtement d'ailleurs fort bizarre pour une femme... Cette partie d'un uniforme français pourrait vous exposer à des insultes, à de cruelles représailles peut-être...

La batelière ne manifesta aucun trouble en entendant ces paroles.

— Je ne crains rien, général, répondit-elle avec assurance. Ce vêtement militaire m'appartient ; il m'a été donné par un brave officier français blessé mortellement dans la bataille du 8 février, et que mes soins n'ont pu sauver. Il repose là-bas, dans notre cimetière, et je puis vous montrer sa tombe.

Ebba, laissant tomber une des rames, indiquait de la main la situation de ce cimetière :

— Ah ! s'il en est ainsi, mademoiselle, dit Napoléon, je n'ai rien à dire. Nous devons respecter la volonté d'un mourant ; mais cet officier vous a laissé un bien faible témoignage de sa reconnaissance...

— Il me suffit, général ; d'ailleurs, sa reconnaissance ne pouvait faire plus pour moi ; éloigné de la France, de sa famille, il s'est acquitté envers moi en me laissant cette uniforme qu'il avait porté glorieusement sur vingt champs de bataille, et qu'il porta pour la dernière fois à Eylau.

Pendant cet entretien, qui se prolongeait bien au-delà des prévisions de l'empereur, le mouvement des rames avait presque cessé, et la barque était encore à quelque distance de la terre ; Napoléon était de plus en plus étonné de ce qu'il entendait.

— J'aime à croire, dit-il à Ebba, que vous me dites la vérité ; mais cependant si vous m'en imposiez...

— Général, vous pouvez interroger le curé d'Eylau, M. l'abbé Harbaum...

— Comment ! ce bon et digne prêtre que je viens de voir faisant le catéchisme dans son église ?

— Oui, général, et mon père, qui est son sacristain, vous fournira tous les renseignements nécessaires. Quand vous les aurez interrogés, vous serez convaincu que je ne vous en impose point.

— C'est bien, mon enfant, c'est très-bien ; mais enfin vous devez au moins savoir le nom de cet officier dont vous avez recueilli le dernier soupir, et qui vous a légué une chose qui devait lui être bien chère.

— Il nous était connu sous le nom du capitaine Paul...

— Paul ! Paul ! mais ce n'est pas un nom de famille que ce nom là... Mais ce capitaine n'avait-il pas sur lui quelques papiers qui pourraient le faire connaître ?... Son uniforme est celui du 1er régiment de Hussards...

Ebba parut réfléchir un moment.

— Oui, général, le capitaine Paul avait quelques papiers ; ce sont des lettres, des notes sur ses campagnes, aussi qu'il me l'avait annoncé lui-même ; mais je ne les ai pas lus. Ces papiers étaient sans intérêt pour moi...

— Vous vous trompez, mademoiselle, et d'ailleurs s'ils sont fort importants pour moi, ils ne le sont pas moins pour la famille de ce jeune officier... Mais ces papiers, qu'en avez-vous fait ?...

— Ils sont là, général ; ils sont à la même place où le capitaine Paul les avait mis. Ebba avait indiqué par un geste, qu'ils étaient encore dans la poche de la veste : Je les considérais comme un dépôt sacré...

— Vous aviez raison, ma chère enfant ; mais vous pouvez me les confier ; ils me serviront à faire connaître le sort de cet officier à sa famille et aussi vos droits à sa reconnaissance... Mon titre doit être une garantie à vos yeux ; il doit prévenir vos scrupules... remettez-moi ces papiers.

— Volontiers, général ; cependant, pardonnez-moi si j'ose y mettre une condition...

— Laquelle ?

— C'est que, lorsque vous aurez pris connaissance de ces papiers, vous me les rendrez... à moins que quelque grave motif ne s'y oppose... car, enfin, ils m'appartiennent...

— Fort bien, mademoiselle, je vous comprends et je vous promets cette restitution, si je la juge convenable... Soyez convaincue qu'il ne dépendra pas de moi seulement que votre désir ne soit satisfait.

La batelière ouvrit aussitôt la veste militaire et retira de l'une des poches un petit paquet qu'elle présenta à l'empereur ; mais, dans le mouvement qu'elle fit, elle laissa voir à Napoléon un ruban rouge, attaché sur sa poitrine :

— Qu'est-ce que cela ? dit vivement l'empereur.

— Oh ! pour cela, général ; c'est différent : ne me le demandez pas, car je vous le refuserais...

Serait-ce par hasard, la décoration du capitaine ?

— Oui, général ; le capitaine me l'a donnée aussi, mais à une condition, c'est que je ne m'en séparerais jamais. Il m'a dit que tant que je la porterais, elle serait pour moi un gage de bonheur ; il ne m'a pas trompée, et jusqu'ici, grâce à cette croix qui reste toujours sur ma poitrine...

— Vous êtes restée à la fois honnête et heureuse : car c'est la vertu qui donne le bonheur.

La jeune fille cacha vivement la décoration, comme si elle eût craint un moment qu'on ne la lui enlevât.

— A Dieu ne plaise, ma chère enfant, ajouta l'empereur, après avoir considéré Ebba avec attention, que je veuille vous priver d'une chose qui vous est si chère. Gardez-là cette décoration ; elle vous a déjà été utile, elle pourra vous l'être un jour d'avantage. Gardez-là comme une protection, ou comme une espèce de talisman. Quant aux papiers que vous m'avez confiés, soyez persuadée qu'ils sont en bonnes mains, et j'aurai soin de vous informer du résultat des recherches qui vont avoir lieu sur le compte du capitaine.

Napoléon se retourna, et sur un signe qu'il fit à Duroc, celui-ci s'approcha et prit les papiers que l'empereur lui remit. En ce moment, la barque, qui s'était avancée très-lentement, touchait à terre ; l'empereur en sortit le premier.

— Je vous remercie, mademoiselle, dit-il à Ebba, de la promenade dont vous m'avez procuré le plaisir sur votre beau lac, et de vos sentiments sympathiques pour notre armée. Si vous avez besoin de mes services, veuillez, je vous prie, avoir recours à moi ; venez me trouver au quartier-général impérial ; je ne le quitte jamais, et je crois que vous me reconnaîtrez facilement parmi les généraux.

Un léger sourire passa sur les lèvres de l'empereur.

— Oui sans doute, général, répondit Ebba car vous avez une figure dont les traits sgravet tout de suite dans la mémoire.

— Mais, en attendant que vous veniez me voir, il faut que je m'acquitte envers la batelière. Tenez, ma chère enfant, voici le prix de notre promenade.

En disant ces mots, l'empereur jeta sur les genoux d'Ebba quelques pièces d'or, puis les deux généraux s'élançèrent à leur tour hors de la barque. A peine étaient-ils à terre qu'ils remontèrent à cheval, ainsi que Napoléon ; des chasseurs de la garde impériale, formant l'escorte de l'empereur, les attendaient avec leurs chevaux. La batelière, immocile dans sa barque, suivit longtemps des yeux les trois personnages qui s'éloignaient rapidement et se dirigeaient vers l'intérieur de la ville. Quand elle les eut perdus de vue, elle se leva, et, amarrant sa barque au rivage, elle reprit le chemin de la maison où son absence prolongée commençait à justifier la vive inquiétude de Spengler et sa femme.

V.

L'empereur avait quitté Eylau quelques moments après sa promenade sur le lac, pour diriger, presser le mouvement des divers corps d'armée qui poursuivaient les Russes dans leur retraite précipitée. Aussi M. Harbaum avait-il attendu vainement l'occasion de profiter des offres que lui avait faites le général français, dont il ne connaissait pas le nom, dans son entretien avec lui ; il n'avait pu être admis auprès de Napoléon, car il ne se doutait nullement de l'honneur que celui-ci lui avait fait. L'abbé Harbaum avait manqué de prévoyance, il prit bien vite son parti, et, sans se laisser effrayer par la perspective de recherches qui pouvaient être inutiles et même dangereuses, il se décida à se rendre lui-même au grand quartier-général impérial, aussitôt qu'il pourrait s'éloigner un moment de sa cure, sans compromettre les intérêts spirituels de ses paroissiens. Le bon curé n'avait nullement songé aux risques qu'il pouvait courir ; car rien n'annonçait la fin de la guerre et la lutte au contraire entre les Français, et les Russes paraissait devoir se prolonger.

Bien qu'il fut très contrarié de cette indispensable concession à l'empire des circonstances, cependant il trouvait dans le retard

qu'elles lui imposaient le temps qui lui avait manqué pour lever le principal obstacle qui s'opposait encore à l'union d'Ebba avec Peters, le fils du bourgmestre Tiedmann. Il avait fait quelques tentatives pour fléchir la résistance du bourgmestre ; son éloquence était venue se briser contre la volonté de cet homme qui n'admettait pas qu'une jeune fille pût se marier sans dot ; et puis, M. le bourgmestre n'était pas fâché d'avoir ce prétexte pour sa vanité qui avait rêvé pour son fils, pour l'unique héritier de M. Tiedmann, ce qu'il appelait une union moins disproportionnée.

Le bon curé était tombé dans une profonde tristesse, et, à mesur qu'il voyait s'approcher le jour fixé pour la célébration du mariage, il éprouvait une anxiété plus douloureuse ; mais, de son côté, le sacristain Spengler n'était pas moins triste que M. Harbaum ; il paraissait gêné devant son curé qui pouvait à peine obtenir de lui quelques paroles, et le curé attribuait cette silencieuse réserve à la situation pénible où se trouvait placé le sacristain par le refus obstiné de Pavare Tiedmann. Aussi avait-il soin de ne pas lui parler du mariage d'Ebba dans la crainte d'augmenter son chagrin en lui annonçant qu'il ne pourrait réaliser sa promesse.

Cependant M. Harbaum se déterminait à prendre l'initiative et à provoquer cette explication que le sacristain semblait vouloir éviter. C'était un matin. M. Spengler était entré dans la sacristie pour demander au curé ses ordres et des instructions pour la journée, lorsque M. Harbaum le prévint par cette observation, qui avait presque la forme d'un reproche :

— Eh bien ! mon cher Spengler, vous ne parlez plus de votre Ebba ?

Le sacristain regarda le curé et poussa un profond soupir.

— Votre silence, ajouta M. Harbaum, ne m'annonce rien de bon.

— Et le vôtre, monsieur le curé, n'est pas d'un plus favorable augure...

— Tiedmann ne veut donc pas entendre raison ?

— Vous le savez aussi bien que moi, il exige une dot que je ne puis donner à Ebba...

— Il faut donc renoncer à ce projet de

mariage ?...

— Hélas, oui, monsieur le curé, et j'ai déjà préparé ma... fille à cette idée...

— Oh ! oh ! mon cher Spengler ; vous êtes allé un peu trop vite...

— Pourquoi tromper cette pauvre enfant par des promesses et des espérances qui ne sauraient se réaliser ?...

— Eh ! mon Dieu ! mon cher Spengler, il ne faut pas encore désespérer... Que demandez-vous de Tiedmann à votre fille ?

— Deux cents frédéric, vous le savez aussi bien que moi...

— Deux cents frédéric ! ce n'est pas cependant une somme si considérable.

— Monsieur Spengler, Dieu est infiniment miséricordieux ; il exaucera peut-être nos vœux et nos prières...

Le bruit des pas d'un cheval attira l'attention de M. Harbaum vers la porte principale de l'église.

— Allez voir, Spengler, ce qui se passe là-bas... que nous veut-ton encore ?

Au bout de quelques minutes le sacristain revint ayant une lettre à la main ; il la présenta au curé.

— Un cavalier français, lui dit-il, vient de me remettre cette lettre ; elle est à votre adresse ; elle vient du quartier-général de l'armée française, de Tilsitt...

— De Tilsitt ! Qu'est-ce qui peut m'écrire de cette ville ? dit le curé qui prit la lettre avec quelque hésitation et qui regarda la souscription avant de rompre le cachet.

— C'est bien à moi, dit-il, que ce message est adressé.

Puis il rompit le cachet ; il lut rapidement la lettre, la relut encore, comme s'il eût craint de se tromper.

— Ah ! mon cher monsieur Spengler, s'écria-t-il, nous sommes sauvés !

— Sauvés ! mais, monsieur le curé, nous avons donc encore échappé à quelque nouveau péril ! Parlez, expliquez-vous, de grâce !...

— Comment ! vous ne me comprenez pas. Quand je dis que nous sommes sauvés... Il s'agit tout simplement de notre pauvre Ebba ; voici que la Providence lui envoie tout justement la dot qui lui était nécessaire... et que nous ne pouvons lui donner ; mais que dis-je ? Ebba est riche maintenant ;

mais, monsieur le sacristain, on dirait que cette nouvelle ne vous fait pas plaisir.

— Au contraire, monsieur le curé, au contraire : le bonheur de ma chère Ebba...

— Doit être le vôtre... mais en doutez-vous ? Tenez, lisez.

M. Harbaum mit sous les yeux du sacristain la lettre qu'il venait de recevoir ; M. Spengler lut à haute voix ce qui suit :

“ Monsieur le curé, S. M. l'empereur et le roi m'a chargé de vous faire connaître qu'elle a daigné accorder une rémunération de deux mille francs à une jeune fille qui habite la ville d'Eylau et qui y exerce la profession de batelière. Sa Majesté a voulu reconnaître par cette faveur les soins prodigués par Mlle. Ebba Spengler au capitaine Paul, mortellement blessé, et la généreuse affection qu'elle a constamment témoignée aux militaires français, sans oublier toutefois ce qu'elle devait à son pays. Mlle. Ebba se souviendra sans doute des promesses qui lui furent faites par les trois officiers supérieurs qu'elle reçut dans sa barque au moment où l'armée française traversa Eylau pour la seconde fois, il y a trois jours. Sa Majesté vous prie, monsieur le curé, de faire part à cette jeune fille de la décision de l'empereur et le roi à son égard. Vous trouverez, ci-joint, un mandat de deux mille francs, payable à la caisse du payeur général de la grande armée à Tilsitt.

“ J'ai l'honneur, d'être, &c.

“ DÜROC.”

Quand M. Spengler eut achevé cette lecture, il y eut un moment de silence entre lui et le curé ; ce fut ce dernier qui le rompit :

— Eh bien ! mon cher monsieur Spengler, que dites-vous de cela ?

— Comme vous, monsieur le curé, je pense que nous devons remercier le ciel...

— D'abord... et puis l'empereur Napoléon ; c'est dans l'ordre. Mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut prévenir Ebba de son bonheur ; il faut qu'elle soit instruite de ce bienfait inespéré qui va lui permettre de s'unir à celui que son cœur a choisi... Cette pauvre enfant ! quelle sera sa joie !... Mais, mon Dieu, mon cher monsieur Spengler, vous me paraissez pas satisfait...

— Ah ! monsieur le curé, il y a encore une autre difficulté que vous avez ignorée jusqu'ici, et que je ne puis vous cacher plus longtemps.

Le sacristain s'arrêta tout-à-coup.

— Achevez, monsieur Spengler, achevez ! s'écria le curé ; il faut que je sache la vérité tout entière.

— Ah ! monsieur le curé, je suis bien coupable... Je vous ai trompé, j'ai trompé la malheureuse Ebba... Oh ! je n'aurai jamais le courage de vous faire l'aveu que vous exigez de moi... Qu'il vous suffise de savoir qu'Ebba ne peut avoir Péters pour époux...

— Eh bien ! moi, je vous somme de parler... Je vous ordonne de me confier ce secret qui pèse douloureusement sur votre conscience. Qui vous a dit que votre faute... ou votre crime ne puisse être réparé ?...

— Eh bien ! monsieur le curé, je vais parler... Oui, vous allez connaître mon secret ; en prononçant ces paroles, le sacristain tomba à genoux devant le curé :

— Eh bien ! cette jeune fille, elle ne m'appartient pas... je ne suis pas son père !

— Vous n'êtes pas son père, ô ciel ! vous nous en avez donc imposé jusqu'ici ?... Vous avez donc trompé cette enfant ?... Mais comment avez-vous pu vous rendre coupable de ce mensonge ? Quel était votre but ? Ah ! il me tarde d'être éclairé...

— Monsieur le curé, vous m'avez promis de m'écouter avec attention.

— C'est vrai, monsieur ; veuillez poursuivre, je ne vous interromperai plus.

— Vous vous souvenez, monsieur le curé, continua Spengler, qu'il y a environ dix-huit ans vous me donnâtes, à moi et à ma femme, dans cette même église d'Eylau, la bénédiction nuptiale.

— Oh ? oui, ce jour est bien présent à ma mémoire, et j'appelai sur votre union les bénédictions du ciel !...

— Hélas ! le ciel me les a refusées... ou plutôt je ne m'en suis pas rendu digne. Heureux pendant plus d'une année, une circonstance extraordinaire vint troubler mon bonheur... La stérilité de mon mariage m'avait causé quelque chagrin ; je regrettais de ne pouvoir jouir des douceurs de la paternité, et j'aurais voulu avoir un enfant à

presser dans mes bras. A cette époque, la révolution française avait jeté dans l'Allemagne un grand nombre de familles forcées de quitter la France pour échapper aux dangers qui les menaçaient au sein de leur patrie. Un jour, une jeune dame française vint me demander l'hospitalité : elle était veuve d'un gentilhomme français mort au moment où il allait rejoindre le corps d'émigrés qui se réunissait aux environs de Coblenz. Cette dame, dénuée de toute espèce de ressources, cherchait à se rendre en Russie où elle espérait obtenir des secours de l'impératrice Catherine. Elle portait un nom illustre, et, quand elle n'eût été que malheureuse, ce titre aurait suffi à mes yeux pour qu'elle reçut chez moi un bon accueil. Nous étions pauvres ; mais nous trouvâmes, ma femme et moi, le moyen de la consoler, d'adoucir sa cruelle situation. D'ailleurs, comment aurions-nous pu être insensibles à ses malheurs ! Après s'être reposée pendant quinze jours environ chez nous, elle voulut se remettre en route... mais elle était bien faible encore. Nous la pressâmes de rester auprès de nous, nous insistions sur les dangers d'un long voyage dans l'état où elle se trouvait ; mais elle résistait à nos prières. Il était facile de voir que son refus lui était inspiré par la délicatesse : elle craignait d'abuser de l'hospitalité que nous lui avions offerte. Enfin elle se laissa vaincre par nos instances et quelque temps après elle mit au monde un enfant que ma femme reçut dans ses bras. Seuls, nous étions, ma femme et moi, dans le secret de cette naissance... Et il y avait à peine deux jours que la jeune étrangère était mère... Une fièvre terrible et fatale se déclara... le lendemain cette dame rendait le dernier soupir.

— Et son pauvre enfant ? s'écria le curé en poussant un profond soupir.

M. Spengler, troublé par cette brusque interruption, suspendit son récit pendant quelques instants :

— Vous allez le savoir, monsieur le curé ; ce pauvre enfant qui n'avait plus de mère... nous conçûmes, nous adoptâmes aussitôt le projet de lui en donner une autre... Nous demandions au ciel un enfant qu'il refusait à nos prières, et nous ne crûmes pas être coupables en reportant sur la fille de la pauvre

étrangère, sur une orpheline abandonnée, toute notre affection, tout notre amour...

— Vous vous trompiez, malheureux, vous vous trombiez ! Cette enfant ne vous appartenait pas... il fallait la garder jusqu'au moment où vous auriez pu la rendre à ses parents... car le nom de cette dame française vous le connaissiez, elle ne vous en avait pas fait un mystère sans doute ?..

— Non, monsieur le curé... mais nous n'avions pas d'enfant et nous en voulions un ; c'est ce désir insensé qui nous a perdus ; il nous a fallu recourir à une imposture, tromper le magistrat, vous tromper vous-même par une déclaration frauduleuse. C'est ainsi, qu'Ebba a passé jusqu'ici pour notre fille pour la fille du pauvre sacristain d'Eylau... Mais, hélas ! monsieur le curé, seize ans de remords ont suffisamment expié notre crime...

— Mais ils ne l'ont pas réparé... que dis-je ? Voyez dans quelle situation vous avez placé Ebba ! Votre conscience aujourd'hui vous fait une loi de vous opposer à son mariage avec le fils du bourgmestre ; vous ne voulez pas tromper une famille, et, d'un autre côté, si vous voulez être sincère, si vous faites l'aveu de votre crime, que deviendra Ebba à laquelle vous allez enlever une famille.

M. Harbaum s'arrêta tout-à-coup ; son émotion vive et profonde lui avait ôté l'usage de la parole ; de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Quant à M. Spengler, il semblait n'avoir plus la force d'achever son récit.

— Eh bien ! monsieur le curé, devais-je continuer mon mensonge ? Fallait-il donc tromper à la fois deux familles ? Fallait-il enlever à Ebba la possibilité de se replacer dans une condition à laquelle je l'avais arrachée par ma faute ? Sa naissance est illustre ; elle appartient à une famille qui avant la révolution était riche et puissante. Qui sait si elle ne l'est pas encore ?

— Mais sa mère ne vous a-t-elle pas fait connaître son nom ? Ne vous a-t-elle pas laissé quelques papiers qui pourraient nous guider dans des recherches ?

— Oui, monsieur le curé, et je vous les communiquerai. Je vous les confierai.

— Où sont-ils ? Il faut que je les aie le plus tôt possible.

— Les voici, monsieur le curé.

Le curé parcourut rapidement les divers pièces dont se composait le petit paquet que M. Spengler venait de lui remettre.

— La dame qui est décédée chez vous était la marquise de Montléar ; je me rappelle en effet le nom de cette dame, pour laquelle eut lieu un service funèbre dans mon église. J'officiai moi-même, et je me souviens que vous fîtes les frais de ce service. Il y a plus de seize ans de cela... Et depuis cette époque, combien d'événements se sont passés en France ? Comment en outre établir, d'après vos déclarations, une filiation contredite par votre premier témoignage, par une possession d'état aussi longue ? Comment prouver qu'Ebba est la fille de la marquise de Montléar ?

— Je le prouverai par ma déclaration, par celle de ma femme et par des circonstances précises qui ne laisseront aucun doute.

— Eh ! malheureux, ne savez-vous pas que la loi punit d'un châtement terrible un pareil crime ? mais, en faisant l'aveu et lors même que vous prouverez ce vol d'un enfant à sa famille, quel juge pourrait prononcer un jugement qui restituerait à Ebba le nom et les droits qui lui appartiennent ? Vous avez fait le malheur de cette jeune fille et vous ne pouvez le réparer.

— Mais faut-il donc que j'emporte mon secret dans la tombe, et que je continue mon mensonge jusqu'à la mort ? Ah ! monsieur le curé, ma conscience se révolte à cette idée !... non, je ne le puis pas ; il m'est impossible de présenter à la famille de Péters Ebba comme ma fille... Mettez-vous un moment à ma place, monsieur le curé, et prononcez.

M. Harbaum se leva brusquement.

— Ecoutez, monsieur Spengler : je me charge du sort d'Ebba ; cette confiance que vous venez de me faire m'impose un grand devoir et j'espère que vous ne serez pas dans la nécessité de vous déshonorer, de vous exposer à la rigueur des lois par un aveu public. Vous n'aurez pas à redouter les conséquences que votre coupable conduite pourrait entraîner pour vous, mais c'est à une condition : c'est que vous me livrez tous les papiers qui sont restés en votre possession, depuis la mort de Mme. la marquise

de Montléar...

— Mais qu'en voulez-vous faire ?...

— Que vous importe, monsieur ? Craignez-vous que j'en abusasse un jour ?

Le curé avait prononcé ces dernières paroles avec un accent de sévérité qui intimida le sacristain.

— Soyez persuadé, ajouta-t-il, que je n'agirai que dans l'intérêt d'Ebba... et dans le vôtre... Puisse le ciel bénir mes efforts et m'accorder le prix unique que j'en attends... Maintenant, monsieur Spengler, retournez chez vous ; tâchez de consoler Ebba, après lui avoir annoncé que vous ne pouvez consentir à son union avec le fils du bourgmestre, car je ne doute pas que celui-ci ne cède enfin aux instances de son fils et ne fasse des démarches auprès de vous pour se faire pardonner un premier refus de sa part.

— Mais quels motifs ou plutôt quels prétextes pourrai-je faire valoir pour expliquer, pour justifier ma nouvelle résolution ? car il ne m'est pas permis de dire la vérité sans compromettre l'avenir d'Ebba...

— Vous direz à Ebba qu'une disproportion de fortune, de naissance, est le plus grand obstacle au bonheur, et que, si elle devenait l'épouse du fils de M. Tiedmann, elle ne tarderait pas à se repentir de cette union... Enfin, monsieur Spengler, vous tiendrez à Ebba le langage d'un père qui veut que sa fille soit heureuse ; cette jeune fille vous aime et vous respecte ; vous pouvez compter sur sa docilité et sur sa résignation... Quant à moi, monsieur Spengler, je pars demain pour Tilsitt. Je me rends au quartier-général de l'armée française ; là je trouverai un puissant protecteur qui, j'en suis sûr, m'aidera dans l'exécution de mon projet ; je lui parlerai de notre Ebba, de sa position si digne d'intérêt, et peut-être aurai-je le bonheur de lui rendre une patrie, une famille. Adieu, monsieur Spengler, souvenez-vous de toutes mes recommandations.

M. Harbaum tendit la main au sacristain d'une manière affectueuse, et ils se séparèrent.

VI.

L'empereur Napoléon et l'empereur Alex-

andre avaient passé en revue quelques régiments de cavalerie française arrivés récemment aux environs de Tilsitt ; ils revenaient sans suite, sans escorte, à la maison qu'occupait l'empereur des français ; ils causaient familièrement ensemble et les nombreuses personnes qui se trouvaient alors dans la rue que traversaient les deux monarques se rangeaient respectueusement devant eux en les saluant. Tous deux avaient un costume militaire d'une égale simplicité.

Les deux souverains approchaient déjà de la maison habitée par Napoléon, quand un homme revêtu d'un costume ecclésiastique s'élança au-devant de l'empereur des français :

— Ah ! général, lui dit-il, je vous trouve enfin.

Napoléon s'arrêta tout surpris de ces paroles et plus encore du titre qu'on lui donnait ; Alexandre partageait son étonnement ; l'empereur des français regardait avec attention l'homme qui l'avait abordé si familièrement.

— Général, ajouta celui-ci, si je vous ai trouvé, ça n'a pas été sans peine, car voilà quatre jours que je vous cherche ; mais que voulez-vous ? il y a ici tant de généraux, d'officiers...

— Vous me prenez peut-être pour un autre, monsieur l'abbé, répondit Napoléon.

— Non, non, général, je ne me trompe pas ; vous êtes bien le général...

L'abbé ne put achever sa phrase.

— Eh bien ! reprit Napoléon qui commençait à s'amuser de ce qui lui paraissait un quiproquo ou une méprise... nommez donc le général à qui vous parlez, et que vous connaissez, sans doute...

— Si je le connais !...

— Mais son nom ?...

— Ah ! pour le dire, je serais fort embarrassé, j'en conviens, car je ne l'ai jamais su ; mais vous, général, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?...

— J'ai beau vous regarder, monsieur l'abbé, je ne me rappelle nullement votre figure

— Eh bien ! moi général, je me rappelle fort bien la vôtre ; c'est une de ces figures dont on se souvient toujours, quand on les a vues une fois. Voyons, général, auriez-vous, par hasards, oublié une assez longue conver-

sation que vous eûtes, le 12 de ce mois, dans l'église d'Eylau !...

— Ah ! ah ! j'y suis maintenant... C'est sans doute à monsieur le curé de cette ville que j'ai l'honneur de parler ?...

— A lui-même, général... Vous me reconnaissez donc enfin ! c'est fort heureux.

— Voyons, monsieur l'abbé, que puis-je faire pour vous ?

— Vous m'avez permis, général, de m'adresser à vous, de recourir à votre obligeance...

— Je me le rappelle fort bien... Mais, monsieur l'abbé, quelque disposé que je sois à vous rendre service, veuillez m'excuser si je vous quitte un peu brusquement : revenez me voir demain matin, nous serons plus à notre aise pour causer de votre affaire.

— Fort bien, général, et je vous en remercie d'avance ; demain matin, je serai chez vous. Où logez-vous donc ?

— Bien près d'ici ; là dans cette maison devant laquelle vous voyez un factionnaire. Napoléon indiquait de la main la maison qu'il habitait.

— Sans adieu, monsieur l'abbé ; à demain matin, je vous attendrai chez moi.

— Oh ! général, je serai exact au rendez-vous.

Le curé salua les deux souverains, et ceux-ci étaient sur le point d'entrer dans la maison, quand la voix de M. Harbaum se fit entendre de nouveau.

— Général ! général ! encore un mot ! Napoléon se retourna en faisant un geste de mauvaise humeur et d'impatience.

— Que voulez-vous encore, monsieur l'abbé ? dit-il avec vivacité.

— Et votre nom, général, vous avez oublié de me le dire !...

— Ah ! je n'y avais pas pensé ; je m'appelle le général... le général...

L'empereur hésita un instant : le curé attendait le nom que le général semblait chercher.

— Eh bien ! général, dit-il en riant à l'empereur, est-ce que votre mémoire vous trahirait encore ?

— Eh bien ! je m'appelle le général Napoléon.

Le curé en attendant prononcer ce nom, recula d'un pas en arrière.

— Le général Napoléon ! Quoi ! vous seriez de la famille de Sa Majesté l'empereur des français !

— Mais oui, monsieur l'abbé, un peu Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Pourquoi, je vous prie, Sa Majesté l'empereur des français n'aurait-elle pas des généraux pour parents ?

— Vous avez raison, général ; et, en effet, je trouve entre vous et Sa Majesté une ressemblance dont j'aurais dû m'apercevoir un peu plus tôt. Ah ! je ne m'étonne plus maintenant si vous me permettiez de recourir à vous pour quelque service ; vous devez être bien avec l'empereur votre parent

— Oui, monsieur l'abbé, je suis bien, je puis même dire très-bien avec ce souverain : demandez plutôt à ce monsieur.

En prononçant ces derniers mots, Napoléon, qui se pinçait les lèvres pour ne pas rire, s'était tourné vers l'empereur Alexandre, qui, de son côté, avait beaucoup de peine à garder son sérieux.

— Oh ! certainement, dit celui-ci, et je puis même assurer, sans craindre d'être démenti, que personne ne saurait être mieux que le général Napoléon avec l'empereur des français.

— A demain donc, général, dit le curé, à demain.

Il salua les deux empereurs et reprit le chemin de l'hôtellerie, où il avait à grand-peine trouvé un modeste gîte, pour y attendre l'occasion de parler à son mystérieux protecteur.

Le lendemain, M. Harbaum, qui conservait quelques doutes sur le véritable nom du général, se présentait, vers dix heures du matin, pour le voir ; il reconnut aisément la maison, à la porte de laquelle se tenaient deux factionnaires. Il allait en franchir le seuil, quand une voix un peu brutale lui lança ces mots en français :

— On ne passe pas !

Le curé qui entendait et parlait fort bien le français, s'arrêta :

— Comment ! s'écria-t-il aussitôt, on ne passe pas ! Cette consigne ne saurait me regarder. Le général qui loge ici m'a donné un rendez-vous que je ne puis manquer.

— On ne passe pas, vous-dis-je, répondit avec l'accent de la mauvaise humeur le

grenadier français, qui trouvait fort étrange qu'on osât discuter une consigne.

— Mais, monsieur le militaire, je vous donne ma parole d'honneur qu'hier, à cette place, le général qui habite ici

Ici, il n'y a pas de général, il y a un empereur.

— Un empereur ! un empereur ! est-ce que ce serait par hasard

— L'empereur des français, rien que ça, mon cher monsieur : ainsi, vous voyez bien que vous vous trompez.

— Mais je ne me trompe pas, je vous jure, et d'ailleurs je suis incapable de vouloir vous tromper ; je suis le curé de l'église d'Eylau.

— C'est possible ; mais je ne puis vous laisser passer.

M. Harbaum allait se retirer, quand le général Duroc, qui sortait de la maison, s'arrêta après avoir entendu les derniers mots du colloque qui venait d'avoir lieu entre le factionnaire et le curé ; il s'approcha de celui-ci et le reconnut aussitôt.

— Je ne me trompe pas, dit-il, c'est à monsieur le curé d'Eylau que j'ai l'honneur de parler.

— Oui, monsieur ; mais à mon tour pourrai-je savoir comment j'ai l'honneur d'être connu de vous ?

Il me semble que nous nous sommes vus quelque part ?

— Dans votre église même, il n'y a pas longtemps, un soir que vous y faisiez le catéchisme.

— Ah ! oui, je me rappelle maintenant ; c'était au moment où l'armée française traversait Eylau et marchait sur Friedland ; mais vous n'étiez pas seul, général ?

— Nous étions trois ; et l'un de nous eut l'honneur de s'entretenir pendant quelques instans avec vous.

— Oui, c'est le plus petit des trois Et c'est justement celui-là que je viens voir aujourd'hui. Il m'a donné rendez-vous hier pour aujourd'hui, et cependant voici un grenadier qui ne veut pas me laisser arriver jusqu'à lui ; il m'oppose une consigne inflexible

— Il a fait son devoir, monsieur le curé, il n'avait pas été prévenu de votre visite ; mais moi, je me charge de la faire lever cette consigne, et je vais vous présenter moi-même au général

Ah ! comment pourrai-je reconnaître votre obligeance ? mais je voudrais bien savoir le nom du général qui s'est montré si bienveillant pour moi à Eylau, Vous devez le connaître ?

— Certainement, mais il vous le dira lui-même. Permettez-moi de lui laisser cette satisfaction.

— Volontiers général, volontiers.

— Veuillez donc me suivre, monsieur le curé.

Le général Duroc et M. Harbaum arrivèrent à la porte de la pièce qui servait de salon d'attente ; le général y fit entrer M. Harbaum, puis il l'y laissa en lui disant qu'il allait prévenir de son arrivée la personne qu'il désirait voir.

Duroc revint bientôt et fit signe à M. Harbaum de s'approcher : celui-ci accourut.

— Vous allez voir enfin votre général, dit-il en souriant au curé.

Et, au moment où il lui adressait ces paroles, parut Napoléon.

— Ah ! bonjour, monsieur le curé, lui dit l'empereur ; ma foi, je croyais que vous aviez oublié notre rendez-vous ; mais on m'a dit qu'il n'y avait pas de votre faute dans ce retard. Voyons, que puis-je faire pour vous ?

— Général je n'ai rien à demander pour moi . . .

— Et pour votre pauvre église que les événements de la guerre ont mise dans si triste état, ne demanderez-vous rien ?

— Mon église ! . . . Il est vrai, général, qu'elle aurait bien besoin de réparation ; mais il faudrait beaucoup d'argent pour la réparer, et il n'y aurait guère que votre auguste empereur qui pourrait venir à son secours.

— Eh bien ! il la fera réparer, je vous le promets, monsieur le curé ; je connais ses intentions ; vous pouvez compter que, sous ce rapport, vous n'aurez rien à désirer. . .

— Vous lui avez donc déjà parlé de mon église, général ?

— Certainement ; je vous ai dit, je crois, que je suis fort bien avec l'empereur Napoléon.

L'empereur eut encore beaucoup de peine à contenir sa bonne humeur, dont l'expression un peu trop vive aurait pu déconcerter le crédule et naïf curé.

— Mais, continua-t-il, vous ne m'avez pas encore fait connaître le motif qui vous amène.

— Il s'agit, général, d'une jeune fille dont le sort est digne d'intérêt ; et qui par un concours bizarre de circonstances, a été privée de tous les droits, de tous les avantages que lui assurait sa naissance.

— Est-ce qu'il n'y a pas de tribunaux chez vous, monsieur le curé ?

— Général, les tribunaux ne pourraient lui rendre ce qu'elle a perdu, et je suis persuadé que, si je pouvais parler un moment à votre auguste empereur, il reconnaîtrait que cette jeune fille ne peut qu'invoquer sa généreuse protection !

— Quelle est donc cette jeune fille, monsieur le curé ? Vous pouvez sans crainte vous ouvrir à moi.

— C'est une française, général ; elle appartient à une famille que l'émigration a jetée en Allemagne.

— Une française ! Ah ! que ne le disiez-vous tout de suite, monsieur le curé ? Une française ! Mais c'est un de mes enfants. Où est-elle ?

— Elle habite Eylau ; elle y est née ; elle y a été élevée sous un faux nom, et y exerce l'humble profession de batelière sur le lac.

L'empereur fit un geste de surprise.

— Est-ce que par hasard ce serait cette jeune fille qui, lors du dernier passage des troupes françaises, le 12 du mois dernier, dirigeait sur le lac une nacelle où se trouvaient trois officiers généraux français ?

— Oui, général, elle se nomme Ebba.

— C'est une française ! Ah ! j'aurais dû m'en douter, car elle aime bien les français ; j'ai pu moi-même juger de son affection pour eux ; car j'étais un des officiers généraux qui étaient dans la nacelle. L'empereur des français connaît et apprécie sa noble et généreuse conduite à l'égard d'un de nos officiers ; elle a due recevoir une lettre qui témoigne de la gratitude de l'empereur. . .

— Oui, général, et la jeune Ebba en est fière ; mais, comme j'ai tout lieu de supposer que c'est à votre recommandation qu'elle es redevable de cette insigne faveur, veuillez avoir la bonté de solliciter auprès de votre empereur un moment d'audience pour moi. Je suis persuadé que Sa Majesté ne me re-

fusera pas ce que je lui demande. . . .

— Vous en êtes persuadé, monsieur le curé ? . . . Eh bien ! vous avez raison : l'empereur Napoléon est prêt à vous écouter. . . . Parlez. . . .

Le bon curé, en attendant ces paroles, ne parut pas d'abord en comprendre le sens.

— L'empereur est prêt à m'écouter. . . . Mais où est-il donc ?

Et M. Harbaum regardait alternativement Napoléon et le général Duroc ; puis, comme frappé d'une illumination soudaine, il s'écria :

— Ah ! sire, vous êtes l'empereur des français ! Que votre Majesté me pardonne de ne l'avoir pas reconnue plus tôt !

— Je n'ai rien à vous pardonner, monsieur le curé, et c'est moi qui ai besoin de m'excuser auprès de vous pour avoir prolongé votre méprise, qu'un seul mot aurait pu faire cesser. L'empereur remplira la promesse que vous a faite l'officier général dans l'église d'Eylau ; vous pouvez compter sur ma bienveillante protection ; car votre conduite a été digne des augustes fonctions dont vous êtes chargé. J'ai donné des ordres pour que les désastres dont la ville d'Eylau a été victime soient réparés : votre église qui a tant souffert verra s'effacer bientôt, je l'espère, les dernières traces de sa dévastation. Quant à la jeune fille, au sort de laquelle vous vous intéressez si vivement, j'ignore ce que je puis faire pour elle ; car vos paroles, dont j'apprécie toutefois la réserve, m'embarrassent un peu. Mais peut-être ce que je vous prie de lui annoncer le premier suffira-t-il pour calmer votre sollicitude, et rendre inutile mon concours pour assurer son bonheur. Votre protégée, monsieur le curé, la jeune batelière d'Eylau, est riche à cette heure ; elle est l'héritière d'une grande fortune ; le testament du capitaine Paul de Montléar, de ce jeune officier blessé, qu'elle a entouré de tant de soins pendant les derniers jours de sa douloureuse existence, est un gage éclatant de sa reconnaissance pour Ebba ; il est maintenant, entre les mains de mon major-général, qui pourra vous le communiquer. La famille Montléar est une des plus riches familles de France, monsieur le curé, et la batelière d'Eylau peut, je crois, se passer maintenant de ma protection. . . . et même de la

vôtre. Toutefois, je vous prie de la remercier encore de ma part de ce qu'elle a fait pour un de mes officiers, et continuez-lui vos conseils dans la nouvelle situation où elle se trouve placée. Elle en aura besoin, monsieur le curé ; car, si jeune et si riche, elle est exposée à bien des périls.

L'empereur avait fini de parler ; M. Harbaum l'écoutait encore.

— Vous me promettez, n'est-ce pas, M. le curé, de continuer à la batelière d'Eylau votre protection ?

— Ah ! sire, tout m'en fait un devoir, et Votre Majesté peut compter sur ma sollicitude pour les intérêts d'Ebba. Mais, sire, il y a dans cette affaire quelque chose que je ne saurais trop admirer, c'est que la Providence vous ait choisi pour intermédiaire dans la réparation d'une grande infortune. Je venais solliciter auprès de Votre Majesté une intervention puissante afin de faire reconnaître les droits d'une enfant déshéritée. . . . Et cet officier qui, avant de mourir, a légué toute sa fortune à la jeune fille dont il voulait récompenser le dévouement, ce Paul de Montléar porte le même nom qui devrait être aussi celui de notre Ebba. . . .

— Quoi ! serait-il possible, monsieur le curé, que le hasard ? . . .

— Oh ! sire, c'est la Providence qui a tout conduit. C'en est fait, mon secret m'échappe, et si Votre Majesté veut encore m'accorder quelques instants d'entretien. . . .

— Je vous écoute, monsieur le curé.

Alors M. Harbaum rendit compte en peu de mots à l'empereur des événements mystérieux qui avaient précédé et suivi la naissance d'Ebba ; mais, avant cette révélation, il avait conjuré Napoléon de ne pas appeler la sévérité de la loi sur la tête du coupable. Quand il eut achevé son récit, que l'empereur avait écouté avec beaucoup d'attention :

— Ce que vous venez de me dire, monsieur le curé, dit Napoléon, me fait penser qu'Ebba est la sœur du capitaine Paul de Montléar, et il me serait facile d'en obtenir la preuve juridique ; mais à quel prix cette jeune fille achèterait cette possession d'état ? Il faudrait condamner celui-là même qui lui a servi de père. . . . Croyez-vous que votre protégée consentit ?

— Non, sire, je connais le cœur d'Ebba,

et elle aimerait cent fois mieux rester dans son humble situation què de causer le malheur de l'homme qui lui a enlevé sa famille.

— Respectons, monsieur le curé, le décret de la Providence qui nous offre un moyen de réparation qui ne coûtera de larmes à personne. Gardons le silence sur les faits qui ont enlevé à Ebba son nom et sa famille. Riche aujourd'hui, cette jeune fille trouvera facilement un époux digne d'elle, et je vous charge, monsieur le curé, de me faire connaître celui qu'elle aura choisi.

— Sire, son choix est déjà fait et les difficultés qui auraient pu s'opposer à ce mariage seront facilement levées. . . .

— Par une dot de 60,000 francs de rente ! . . . Je le crois bien. Allons, monsieur le curé, retournez à Eylau et qu'avant un mois j'apprenne que notre gentille batelière est mariée. Le major-général lui adressera le testament du capitaine Paul de Montléar, ainsi que les papiers qui l'accompagnent. Après son mariage, la jeune Ebba se rendra en France pour se faire envoyer en possession des biens qui lui ont été légués et l'espère qu'elle y restera. Assurez-lui que je n'oublierai jamais la batelière d'Eylau, et qu'à Paris comme à Tilsitt elle pourra toujours s'adresser à moi, si elle a besoin de mes services.

M. Harbaum s'inclina respectueusement devant l'empereur, qui rentra avec Duroc dans son cabinet, puis il repartit aussitôt pour Eylau. Il avait hâte de se conformer aux ordres de Napoléon. Ebba en apprenant son nouveau sort, parut satisfaite des témoignages de l'intérêt de l'empereur pour elle que de la fortune qu'elle était appelée à recueillir en France.

Au commencement de l'année 1808, Ebba, devenue Mme. Tiedmann, et son mari venaient visiter dans le Berry les terres qui dépendaient de la succession de Paul de Montléar, ils s'installaient définitivement dans le château seigneurial de cette illustre maison ; mais, en adoptant la France, ils n'oublièrent pas leur ancienne patrie et l'on parlera toujours avec reconnaissance, dans la petite ville d'Eylau, des bienfaits de la batelière du lac Arschen.

POESIE CANADIENNE.

ELEGIE

SUR LA MORT D'E. D., A 16 ANS—1829.

La mort m'arrache de tes bras,
Mère tendre, mère chérie,
Vois la froide main du trépas
Presser ma vue appesantie.

Le rêve d'un long avenir,
Qui flattait ma tendre jeunesse,
S'évanouit, et mon dernier soupir
S'exhale ! il faut que je te laisse !

Hier encore florissant de santé,
Sans rien redouter de l'orage,
Je partageais avec sécurité
Les plaisirs purs des amis de mon âge.

Mais aujourd'hui quel changement !
Le glas de la mort sonne, à l'instant je succombe.
Tout est fini ; dans ce moment
Ce qui me reste c'est la tombe.

Adieu chers compagnons adieu donc pour
L'Eternité pour moi commence [jamais
A votre E.... donnez quelques regrets
Une larme de souvenance.

Prosternés près de mon tombeau,
Suppliez la bonté suprême
De m'accorder ce jour si beau
Qu'il réserve à celui qui l'aime.

G.

LITTÉRATURE DANOISE.

TRADUCTION DU POÈME D'OLENSCHLEGER

PAR J.-J. AMPÈRE

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

NAISSANCE DU CHRIST.

« Chaque printemps, quand les bouillards ont fui, alors naît de nouveau le petit Enfant Jésus ; les anges chantent dans l'air, dans les bois, dans les eaux ; c'est lui, c'est notre Sauveur ! Et la belle nature se réjouit, et revêt le vert de l'espérance.

« Tout à coup, devant de jeunes, d'innocents bergers, qui regardent vers le ciel, dans

la nuit sereine, paraissent des anges qui se balancent dans les rayons de la lune, et qui chantent : Aujourd'hui est né notre Sauveur du sein du printemps, de la douce Marie.

“ Il est attaché à la terre par un lien de fleur, son bégaiement est le zéphyr ; la paille nouvelle est son lit ; son œil, c'est l'azur étincelant des cieux.

“ Et les bergers, ils vont dans Bethléem ; ils touchent les cœurs froids et endurcis. Venez dans les champs, disent-ils, venez voir l'enfant sur la paille nouvelle ; son sourire et sa voix innocente peuvent élever les cœurs de la terre jusqu'au ciel.

“ Alors les anges retournent à leur maison céleste, et les bergers s'acheminent vers Bethléem et ils disent les merveilles qui leur sont advenues, on se moque d'eux ; on leur tourne le dos ; mais eux, ils s'en reviennent aux champs, s'agenouillent devant l'enfant et croient en Dieu.

“ L'étoile brille dans le ciel et elle fait signe aux rois dans leurs demeures de l'est, ses rayons descendent en un chœur sacré et s'abaissent doucement vers la terre, et les rois béhissent le saint nom du Sauveur, souriant dans les beaux bras de sa mère.

“ Et ils se relèvent comme des fleurs, parés de pourpre et d'or ; innocents enfants, si purs, si gracieux, se dressant à demi, à demi penchés vers la terre, et présentant leurs urnes dorées pleines de myrrhe et d'encens.”

L'AVEUGLE.

Donnez quelque chose à l'aveugle qui est assis sous le chêne et chante. Sa voix est si faible, sa chevelure est si blanche, et le charmin oppresse son cœur.

Toutes les brumes de la tombe se sont abaissées sur ses yeux éteints ; la pompe de la nature ne l'enchantait plus ; il ne sent plus la joie, il ne fait que l'entendre.

Il avait une femme si douce et si pure, hélas ! elle aussi, il l'a perdue. Il a entendu son râlement dans la lutte de la mort, mais il n'a pas vu son œil se briser.

Le violon de l'aveugle était son unique joie, un ami le lui avait donné en mourant. Quand l'obscurité brisait son âme, cette voix le rappelait à la vie.

Mais hélas ! pendant l'hiver, dans le der-

nier besoin, quand personne n'écoutait son chant et sa plainte, il vendit son violon pour avoir du pain.

Bientôt la mort me délivrera de ce limon qu'il faut traîner avec soi jusqu'au tombeau, bientôt je ne serai plus à charge à personne, bientôt ma lèvre pâle et froide se taira.

Aidez-moi à ravoir mon violon pour lui raconter mes muets, chagrins. C'était mon dernier, mon unique ami ; que je puisse ravoir mon violon ou mon cœur sera brisé.

J. J. AMPÈRE.

AVANTURES DE M. A. DE CHATEAUBRIAND, AUX CHUTES DE NIAGARA.

A la cataracte de Niagara, l'échelle indienne qui s'y trouvait jadis étant rompue, je voulus, en dépit des représentations de mon guide, me rendre au bas de la chute par un rocher à pic d'environ deux cents pieds de hauteur. Je m'aventurai dans la descente. Malgré les rugissements de la cataracte et l'abîme effrayant qui bouillonnait au-dessus de moi, je conservai ma tête, et parvins à une quarantaine de pieds du fond. Mais ici le rocher lisse et vertical m'offrait plus ni racines ni fentes où pouvoir reposer mes pieds. Je demeurai suspendu par la main à toute ma longueur, ne pouvant ni remonter ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps, et voyant la mort inévitable. Il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptai alors, suspendu sur le gouffre de Niagara. Enfin mes mains s'ouvrirent et je tombai. Par le bonheur le plus inouï je me trouvai sur le roc vif, où j'aurais dû me briser cent fois, et cependant je ne me sentais pas grand mal ; j'étais à un demi-pouce de l'abîme, et je n'y avais pas roulé ; mais lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à aussi bon marché que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche ; je l'avais cassé au-dessus du coude. Mon guide, qui me regardait d'en haut, et auquel je fis signe, courut chercher quelques sauvages qui avec beaucoup de peine, me remontèrent avec des cordes de bou-

leau et me transportèrent chez eux.

Ce ne fut pas le seul risque que je courus à Niagara. En arrivant, je m'étais rendu à la chute, tenant la bride de mon cheval entortillée à mon bras. Tandis que je me penchais pour regarder en bas, un serpent à sonnettes remua dans les buissons voisins ; le cheval s'effraie, recule en se cabrant et en approchant du gouffre. Je ne puis dégager mon bras des rênes ; et le cheval, toujours plus effarouché, m'entraîne après lui. Déjà ses pieds de devant quittaient la terre, et accroupi sur le bord de l'abîme, il ne s'y tenait plus que par force de reins. C'en était fait de moi, lorsque l'animal, étonné lui-même du nouveau péril, fait un nouvel effort, s'abat en dedans par une pirouette, et s'élança à dix pieds du bord. Je n'avais qu'une fracture simple au bras : deux lattes, un bandage et une écharpe suffirent à ma guérison. Mon Hollandais ne voulut pas aller plus loin. Je le payai, et il retourna chez lui. Je fis un nouveau marché avec des Canadiens de Niagara, qui avaient une partie de leur famille à St. Louis des Illinois, sur le Mississipi.

CAMPÉ A DEUX CENTS PAS DES MURS DE JÉRUSALEM.

A quelques pas de moi, une jeune femme turque pleurait son mari, sur un de ces petits monuments de pierre blanche, dont toutes les collines, autour de Jérusalem, sont parsemées : elle paraissait à peine avoir dix-huit à vingt ans, et je ne vis jamais une si ravissante image de la douleur. Son profil, que son voile rejeté en arrière me laissait entrevoir la pureté de lignes des plus belles têtes du Parthénon ; Elle avait jonché de toutes sortes de fleurs le tombeau et la terre à l'entour ; un beau tapis de Damas était étendu sous ses genoux ; sur le tapis, il y avait quelques vases de fleurs, et une corbeille pleine de figues et de galettes d'orge ; car cette femme devait passer la journée entière à pleurer ainsi. Un trou creusé dans la terre, et qui était censé correspondre à l'oreille du mort, lui servait de porte-voix vers cet autre monde où dormait celui qu'elle venait visiter. Elle se penchait de moments en moments vers cette ouverture

re ; elle y chantait des choses entre-mêlées de sanglots, elle y collait ensuite l'oreille, comme si elle eût attendu la réponse ; puis elle se remettait à chanter en pleurant encore A deux pas de cette femme, sous un morceau de toile noire soutenue par deux roseaux fichés en terre, pour servir de parasol, ses deux petits enfants jouaient avec trois esclaves noires d'Abyssinie accroupies comme leurs maîtresses sur le sable que recouvrait un tapis. Ces trois femmes, toutes les trois jeunes et belles aussi, aux formes sveltes et au profil aquilin des nègres de l'Abyssinie, étaient groupées dans des attitudes diverses comme trois statues tirées d'un seul bloc. L'une avait un genou en terre, et tenait sur l'autre genou un des enfants qui tendait ses bras du côté où pleurait sa mère ; l'autre avait ses deux jambes repliées sous elle et ses deux mains jointes, comme la Madeleine de Canova, sur son tablier, de toile bleue ; la troisième était debout, un peu penchée sur ses deux compagnes, et, se balançant à droite et à gauche berçait contre son sein, le plus petit des enfants qu'elle essayait en vain d'endormir. Quand les sanglots de la jeune veuve arrivaient jusqu'aux enfants, ceux-ci se prenaient à pleurer, et les trois esclaves noires, après avoir répondu par un sanglot à celui de leur maîtresse se mettaient à chanter des airs assoupissants et des paroles enfantines de leur pays, pour apaiser les deux enfants. C'était un dimanche ; à deux cents pas de moi, derrière les murailles épaisses et hautes de Jérusalem, j'entendais sortir par bouffée de la noire coupole du couvent grec, les échos éloignés et affaiblis de l'office des vêpres. Les hymnes et les psaumes de David s'élevaient après trois mille ans, rapportés par des voix étrangères et dans une langue nouvelle, sur ces mêmes collines qui les avaient inspirés ; et je voyais sur les terrasses du couvent quelques figures de vieux moines de terre-sainte aller et venir, leur brevière à la main, et murmurant ces prières murmurées déjà par tant de siècles dans des langues et dans des rythmes divers.

Et moi, j'étais là aussi pour chanter toutes ces choses ; pour étudier les siècles à leur berceau ; pour remonter, jusqu'à sa source, le cours inconnu d'une civilisation, d'une reli-

gion ; pour m'inspirer de l'esprit des lieux et du sens caché des histoires et des monuments, sur ces bords qui furent le point de départ du monde moderne, et pour nourrir, d'une sagesse plus réelle, et d'une philosophie plus vraie, la poésie grave et pensée de l'époque où nous vivons !

A. DE LAMARTINE.

LA GRAND' MÈRE.

To die, — to sleep.

SHAKSPEARE.

BALLADE.

“ Dors-tu ?.. Réveille-toi, mère de notre mère !
“ D'ordinaire en dormant ta bouche remuait ;
“ Car ton sommeil souvent ressemble à la prière.
“ Mais, ce soir, on dirait la madone de pierre ;
“ Ta lèvres est immobile et ton souffle est muet.
“ Pourquoi courber ton front plus bas que de cou-
[tume ?
“ Quel mal avons-nous fait, pour ne plus nous
[chérir ?
“ Vois, la lampe pâlit, l'âtre scintille et fume ;
“ Si tu ne parles pas, le feu qui se consume,
“ Et la lampe, et nous deux, nous allons tous
[mourir !
“ Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte ;
“ Alors, que diras-tu quand tu l'éveilleras ?
“ Tes enfants à leur tour seront sourds à la plainte.
“ Pour nous rendre la vie, en invoquant ta sainte,
“ Il faudra bien long-temps nous serrer dans tes
[bras !
“ Donne-nous donc tes mains dans nos mains ré-
[chauffées.
“ Chante-nous quelque chant de pauvre troubadour
“ Dis-nous ces chevaliers qui, servis par les fées,
“ Pour bouquets à leur dame apportaient des tro-
[phées,
“ Et dont le cri de guerre était un nom d'amour.
“ Dis-nous quel divin signe est funeste au fantôme ;
“ Quel ermite dans l'air vit Lucifer volant ;
“ Quel rubis étincelle au front du roi des Gno-
[mes ;
“ Et si le noir démon craint plus, dans ses royau-
[mes,

“ Les psaumes de Turpin que le fer de Roland.
“ Ou montre-nous ta bible et les belles images,
“ Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes agenoux,
“ L'enfant-Jésus, la crèche, et le bœuf, et les ma-
[gnes ;
“ Fais-nous lire du doigt, dans le milieu des pages,
“ Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous.
“ Mère !... — Hélas ! par degrés s'affaise la lu-
[mière,
“ L'ombre joyeuse danse autour du noir foyer,
“ Les esprits vont peut-être entrer dans la chaut-
[mière...
“ Oh ! sors de ton sommeil, interromps ta prière ;
“ Toi qui nous rassurais, veux-tu nous effrayer ?
“ Dieu ! que tes bras son froids ! rouvre les yeux...
[Naguère
“ Tu nous parlais d'un monde, où nous mèner
[nos pas,
“ Et de ciel, et de tombe, et de vie éphémère ;
“ Tu parlais de la mort... Dis-nous, ô notre
[mère !
“ Qu'est-ce donc que la mort ? — Tu ne nous ré-
[ponds pas !

Leur gémissante voix long-temps se plaignit seule
La jeune aube parut sans réveiller l'aéule.
La cloche frappa l'air de ses funèbre coups ;
Et, le soir, un passant, par la porte entr'ouverte
Vit, devant le saint livre et la couche déserte,
Les deux petits enfants qui priaient à genoux.

VICTOR HUGO.

LES PROCESSIONS.

Les Processions ont été en usage chez presque tous les peuples. Les monuments anciens nous ont conservé le souvenir des marches triomphales en faveur des guerriers, et des cérémonies en l'honneur des dieux du paganisme.

Dans le christianisme, on fixe l'époque de l'institution des processions au règne du grand Constantin.

Les processions du culte catholique furent des solennités saintes qui jouèrent long-temps d'un grand éclat.

Les peuples s'associaient souvent à l'œu-

vre du clergé, il y eut des processions dans lesquelles ne figuraient que les membres des corporations fondées sous l'invocation d'un saint ou d'une sainte.

Aujourd'hui encore, en Belgique, le peuple célèbre, par une grande solennité religieuse, la commémoration de la Passion.

Chaque détail du supplice est figuré par un patient différent, soit en bois, soit par un homme, selon le genre du supplice.

Dés anges et des archanges garnissent des chars, et chantent des hymnes ou des cantiques.

Tout cela se promène lentement, rangé suivant l'ordre des différents faits tels qu'ils se sont passés. La naissance de Jésus ouvre la marche, qui est fermée par le tombeau.

Une foule nombreuse de pénitents suit, portant les instruments du supplice.

Ainsi que dans les tableaux qui représentent le "Crucifiement" ou la "Descente de croix," des gardes à cheval figurent habillés avec l'exactitude la plus minutieuse.

Après la procession et les pénitents vient le clergé, puis la foule immense des curieux accourus de tous les départements français voisins.

LA CONFESSION.

La confession des fautes est de la plus haute antiquité. Zoroastre, fondateur de la religion des Mages, ordonnait la confession ; et on n'était point initié aux mystères de la religion, sans avoir révélé le secret de son cœur en présence de l'Être suprême. S'il y a quelque chose qui console l'homme sur la terre, dit Voltaire, c'est de pouvoir être réconcilié avec le ciel et soi-même.

Jusqu'au règne de Charles VI, les condamnés à mort ne pouvaient jouir des consolations de la confession ; tous les rois qui avaient précédé Charles VI, avaient refusé cette dernière faveur aux coupables ; et, malgré toutes les remontrances de l'Église à cet égard, on punissait le criminel dans son âme comme dans son corps. Messire de Craon, dit M. de Barante dans son "Histoire de Bourgogne," qui, durant plusieurs années, avait pu craindre de périr sur un échafaud, se sentit porté de compassion pour les malheureux condamnés ; il sollicita le roi et son conseil ; les princes se joignirent à ses

instances ; on accorda enfin la confession à tous ceux qu'on menait au supplice.

Le duc de Craon fit une fondation aux religieux cordeliers, pour qu'ils se chargeassent de remplir ce pieux devoir.

En mémoire de l'ordonnance qu'il avait obtenue, au mois de février 1397, il fit élever une croix de pierre au pied du gibet.

LA MESSE.

La messe est la plus auguste cérémonie de l'Église. On lui donne des surnoms différents, selon les rites usités dans les divers contrées où elle est célébrée. C'est ainsi qu'on nomme la messe gothique celle que quelques religieux ont conservée telle qu'elle se disait dans les premiers temps de l'Église.

La messe grecque et la messe latine sont celles qui se disent en grec ou en latin, et suivant les réglemens des deux Églises latine et grecque. On désigne aussi sous le nom de "messe sèche" celle où il ne se fait pas de consécration ; c'est cette messe qui est dite par les aspirants à la prêtrise, quand ils veulent étudier le cérémonial.

On nommait autrefois la messe du matin "la messe de chasse," parce qu'on la célébrait souvent au lever de l'aurore, pour les chasseurs.

La messe, dans son origine, n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui : chaque souverain-pontife modifia ses cérémonies.

C'est le pape Damase 1er. qui établit qu'on dirait le "Confiteor."

Le pape Anastase ordonna aux prêtres et aux laïques de se lever à la lecture de l'évangile.

St. Grégoire 1er. augmenta la messe de plusieurs cérémonies et principalement du "Kyrie eleison" "L'Agnus Dei," le "Sanctus," chantés, furent introduits quelque temps après ; et, en l'année 1201, il fut ordonné que, quand on lève l'hostie à la messe, tous les assistants se prosterneraient au son d'une clochette, et cet usage c'est perpétué jusqu'à nos jours.

LE BAPTÊME.

Les ablutions (mot qui signifie l'action de laver, de purifier) étaient en usage chez les peuples les plus anciens. De temps immémo-

rial les Indiens se plongeait et se plongeait encore dans le Gange.

Ces sortes de purifications sont en usage chez les peuples orientaux et chez les nations du nord.

Les Persans passent la main mouillée deux fois sur leur tête, depuis le cou jusqu'au front, et ensuite sur les pieds jusqu'aux chevilles.

Les Turcs versent de l'eau sur leur tête, et se lavent les pieds trois fois.

Les Russes et les Lapons ont adopté aussi l'usage des ablutions.

Au moment de la venue de Jésus-Christ, l'usage de se plonger dans l'eau était fort répandu, et presque tous les peuples y attachaient des idées de purification morale.

Le baptême, l'un des sacrements du christianisme, est conféré à l'homme pour le laver de la souillure originelle.

Dans les premiers temps de l'Église, le baptême avait lieu par immersion, et n'était souvent administré qu'à l'âge de raison. Constantin-le-Grand ne le reçut que dans la soixante-cinquième année de son âge, et ses trois fils peu avant leur mort.

Le pape Innocent IV permit d'employer, au choix, l'eau froide et l'eau chaude ; d'autres décisions autorisèrent depuis l'usage de l'eau douce, amère, salée, troublee, noire, pourvu que la nature de l'eau ne soit pas changée.

UNE TABLE D'HÔTE.

Un maître de table, d'hôte avait depuis quelques jours son couvert au grand complet ; il comptait avec orgueil douze pensionnaires, tous exacts à l'heure, et remplis de prévenance pour le chef de l'établissement. La table d'hôte voisine, ma rivale, aura bientôt le dessous, se disait-il en se frottant les mains ; je serai le privilégié, les dîneurs me feront visite de préférence.

Quelques jours s'écoulèrent, et le maître de la table, tout en continuant à rendre justice à ses pensionnaires, trouva qu'ils avaient un appétit formidable, et que surtout ils donnaient sur le pain avec une ardeur incroyable il le surprit même un jour un de ses convives qui mit un croûton dans sa poche.

La cuisinière était sur les dents. Le dîner, quoique copieux, était chaque jour insuffisant ; il fallait avoir recours à Pomclette protectri-

ce ou à la marchande de volailles.

Le pain augmentait de prix, et l'appétit des convives ne diminuait pas. Le dîner copieux était de trente sous par tête ; la faim des abonnés n'était nullement en proportion avec le tarif des comestibles.

Le maître de maison commençait à perdre espoir de faire ses affaires ; il ne comprenait pas qu'on pût dévorer ainsi les provisions, quand un voisin charitable vint lui donner le mot de l'énigme. Le propriétaire de la table d'hôte voisine, voulant faire tomber la sienne, avait recruté dans son arrondissement les douze plus forts appétits connus, et il les avait envoyés, à ses frais, dîner à la table d'hôte qui lui faisait concurrence, afin de dégoûter l'entrepreneur du métier de traiteur.

Le maître de la nouvelle table renvoya ses convives, et en prit d'autres qui furent plus faciles à rassasier.

LES MANIES DES HOMMES DE LETTRES.

Les manies que nous signalons, éclatent principalement quand les auteurs composent ; et cela doit être. Toutes les fibres alors sont en mouvement, tous les ressorts tendus, tous les nerfs contractés. C'est le moment d'eux où ils échappent aux regards, c'est celui où ils peuvent être bizarres sans témoins, et extravagants sans contrôle.

On trouve des écrivains qui, pour travailler, cherchent le monde ; on en trouve qui veulent la solitude. Il en est qui aiment l'obscurité, il en est qui ont besoin de la lumière. Quelques uns se trouvent paralysés à la vue d'un bureau ou d'une plume ; d'autres ne puisent leurs idées que dans leur encrier. Il y en a enfin pour qui l'absence de tout bruit est indispensable ; il y en a qui sont inspirés par le vent, la grêle et le choc des éléments.

Jean La Fontaine fut un jour aperçu assis sous un arbre, par une pluie battante, à six heures du matin ; il fut trouvé, à huit heures du soir, au même endroit et avec la même pluie, n'ayant ni bu ni mangé. Il composait !

Rien ne ressemble moins au grand fabuliste que l'auteur de " l'Histoire naturelle " : rien aussi de plus différent que leur manière d'être. Quand Buffon rédigeait ces belles et nobles pages, qui seront l'éternelle admiration des gens de goût, il avait devant lui un magnifique secrétaire en acajou, il portait

l'habit de cour, l'épée horizontale, les manchettes et le jabot à dentelles. Il y avait, comme on voit, un accord parfait entre sa tenue grave et la majesté de son style.

Mme. de Staël ne pouvait trouver une idée, si elle ne roulait rapidement dans ses doigts une petite branche d'arbre ou une boulette de mie de pain. Cette boulette ou cette branche lui était indispensable ; sans branche ou sans boulette point d'inspiration.

L'illustre auteur de la "Mécanique céleste," le géomètre Laplace, qui était aussi un écrivain distingué, jouait perpétuellement avec un écheveau de fil. Sa puissante intelligence se serait arrêtée, faute de cette écheveau ; et son valet de chambre, soigneux de sa gloire, venait tous les matins le lui glisser dans les doigts.

De toutes les organisations d'artiste, la plus étrange, peut-être, a été celle de Lesage, l'auteur de "Gil Blas" et de "Turcaret." Ses facultés se réglaient sur le soleil. Engourdis pendant les ténèbres, elles s'éveillaient graduellement à mesure qu'il s'élevait lui-même ; puis, par degré encore, elles décroissaient et disparaissaient avec lui. Si ce fait n'était pas récent, et constaté par mille témoignages, ne serait-on pas tenté d'y voir un des plus ingénieux emblèmes que la mythologie grecque nous ait transmis.

Au lieu de s'habiller d'une certaine façon, il est des écrivains qui éprouvent le besoin de se déshabiller ; témoin Picard, qui faisait ses comédies dans son lit. Quand M. Etienne se sent en verve, il entre précipitamment chez lui ; il éloigne femme, enfants, domestiques ; il ferme portes, fenêtres, volets ; et lorsqu'il a obtenu le silence le plus complet, l'obscurité la plus profonde, il se met au lit et fait des vers. Si un seul de ces détails lui manque, son inspiration est paralysée. Par une opposition curieuse, lorsqu'il écrit en prose, il aime à être entouré ; il a rédigé les plus spirituelles pages de la "Minerve" au milieu du bruit et des conversations.

Lorsque le célèbre Kant professait à Kœnigsberg, il avait, pendant la durée sa classe, contracté l'habitude de fixer les yeux sur l'habit d'un de ses auditeurs. A ces habit manquait un bouton, et c'est l'endroit inoccupé qui avait le privilège de concentrer les regards et d'attirer l'attention du maître. Des fils im-

perceptibles, partant de cet endroit, allaient remuer son cerveau et animer son improvisation. Il y avait six mois que duraient ces relations intimes entre une place vide et le cerveau d'un grand philosophe, quand l'étudiant dont il s'agit eut la fantaisie de faire remettre son bouton. . . . Quel ne fut pas la consternation du pauvre Kant lorsqu'à son entrée dans la chaire, il aperçut le morceau de métal ! . . . Il fut atterré ; il rougit, il pâlit ; la chaîne de ses idées se brssa, et sa leçon fut detestable.

CASIMIR BONJOUR.

M. l'Abbé des Ilôts, aussi remarquable par la beauté de son âme que par la laideur de sa figure, allait de temps en temps prendre sa tasse dans un café : aussitôt qu'il était entré, la limonadière, qui le connaissait particulièrement, affectait de s'écrier en souriant, garçon, versez du café au lait (au laid) ; mais un jour l'Abbé des Ilôts, choqué de ce perpétuel refrain, lui dit : madame, vous avez de très bon café, mais je crois que vous n'avez guère de bon thé (de bonté).

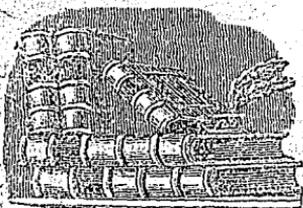
En 1582, il y avait à Naples un certain M. de Varrio, chevalier d'industrie qui, voulant passer pour un gentilhomme, allongea son nom d'une lettre, en disant qu'il était de l'illustre maison de Varriol en Sicile. Un plaisant observa que ce chevalier était un homme de beaucoup d'esprit, et qu'il faisait des miracles ; car, disait-il, les oiseaux ont deux ailes pour voler, mais Varrio pour voler n'a besoin que d'une aile (d'un I.)

Lorsque dans une conversation un homme a proposé des choses singulières, difficiles à faire ou à deviner, on peut prendre sa revanche en disant à quelqu'un : Je parie, monsieur, que si vous montez sur une chaise, je vous ferai descendre sans rien dire et sans vous toucher. S'il accepte le pari, on attend qu'il soit monté sur une chaise, et on brûle un morceau de papier, en lui disant : j'ai gagné le pari, puisque sans vous toucher et sans vous rien dire, je vous ai fait (des cendres.)

REVUE COMMERCIALE.

LA LIBRAIRIE A MONTREAL.

Nous éprouvons un sentiment de satisfaction et d'orgueil national en considérant le développement rapide qu'a pris cette branche d'éducation en cette ville : ce qui est une preuve non équivoque du progrès qu'a fait l'éducation en ce pays ! Parmi les différents établissements de librairie qui ont surgi depuis sept à huit ans, nous remarquons spécialement celui de Mr. J. B. ROLLAND, comme ayant acquis une grande popularité et un encouragement digne de l'énergie et de l'entreprise de son propriétaire. Tout le monde se rappelle que dès son début, M. Rolland réduisit les prix des livres de 25 pour cent, et nous pouvons ajouter que l'encouragement public l'a mis à même de continuer à réduire ses prix tellement qu'il vend aujourd'hui les livres de 75 à 100 pour cent meilleur marché qu'ils se vendaient alors. Pour répondre à cet encouragement, ce monsieur vient d'importer de France et de Belgique une superbe collection de livres de Théologie, de Science, d'Histoire, de Littérature et de Jurisprudence, et nous sommes portés à croire que le grand débit qu'il en aura lui permettra de réduire aussi de beaucoup les prix de ces sortes d'ouvrages, et qu'à l'avenir on pourra se former une bibliothèque et se procurer par la lecture seulement un passe-temps très-agréable, mais acquérir une foule de connaissances utiles, indispensables même, sans être millionnaire !



LIBRAIRIE

ET

RELIURE

DE



Z. CHAPELEAU.

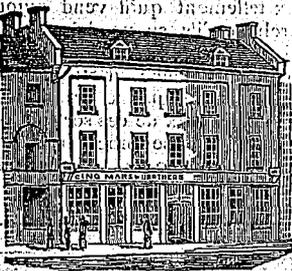
Telle est l'enseigne d'un jeune Libraire Canadien, qu'un Gros Livre nous indique la résidence sur la rue Notre Dame, vis-à-vis le nouveau Palais de Justice. De tous les établissements Canadiens de ce genre, que l'esprit d'entreprise de nos compatriotes a utilisés, notre ville depuis une trentaine d'années, celui de M. CHAPELEAU est certainement un de ceux qui mérite le plus la sympathie de ses concitoyens. Car le succès de son entreprise est dû à des labeurs et à des économies bien grandes, acquises au fruit d'un travail habile et constant. Rien de plus attrayant, rien de plus intéressant, qu'en passant devant les vitreaux de cet établissement ! la grande variété d'objets rares et bien choisis, prouve le talent que possède M. Chapeleau dans sa ligne, et ne peut faire autrement que d'engager le passant à rentrer dans son magasin et lui accorder une part de son patronage, vu que rien ne manque dans le choix de son assortiment, qui consiste, sous le rapport de la librairie, en ce qu'il y a de mieux en fait d'ouvrages pieux et historiques, dont la reli-

ETABLISSEMENTS

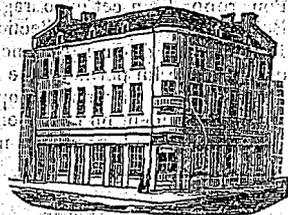
ure ne le cède en rien pour la richesse et le bon goût aux autres grands éta-
blissements de cette ville ; la papetterie consiste en toute espèce de papier en
usage dans les différents Collèges, Ecoles élémentaires, bureaux d'affaires, etc. etc
Un choix varié de Gravures de Piété et autres du plus fin travail ; et une infinité
d'autres articles tels que Ancre, Plumes, Chapelets, Statuettes, Ganifs, etc. etc. etc.

ETABLISSEMENTS

CINQ MARS ET FRÈRE.



No. 27, Rue M'Gill,



No. 172 1/2, Rue St. Paul.

Nous sommes fier d'enregistrer parmi les magasins de Hardes faites et de signa-
ler au public les deux maisons que nos entrepreneurs compatriotes viennent d'ou-
vrir sur les rues M'Gill et St. Paul. Nous avons été étonné surtout de leur
établissement rue M'Gill; et nous osons avancer qu'il ne le cède en rien aux plus
grands établissements de hardes faites de notre florissante ville.

Sentez-vous votre habit en défaut ! vous n'avez qu'à vous donner la peine d'en-
trer à leurs établissements et vous ne sortirez pas de leurs magasins sans être heu-
reux d'y être entré, car la politesse et l'empressement qu'ils mettent à servir leurs
pratiques doivent leurs attirer un encouragement de la part de leurs compatriotes.

Nous avons été témoins nous-mêmes que lorsqu'ils garantissent un article ont
peut être certain de n'être pas trompé comme cela arrive très souvent.

Voici les articles qui ont le plus attiré notre attention :

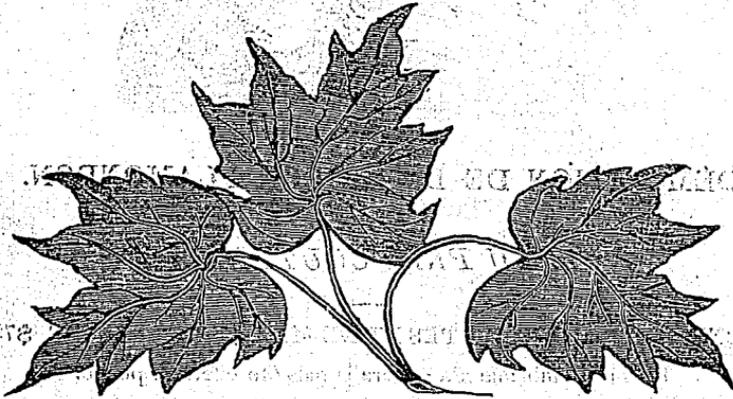
Assortiment considérable de Hardes faites de toutes les qualités et de tous
prix ; un choix splendide et nouveau de marchandises sèches, qu'ils disposent
en gros, et en détail ; Draps superfins, noirs et de couleurs, Doeskins et Casimires,
étoffes pour Vestes, etc.

De plus, des tailleurs expérimentés et les meilleurs ouvriers seulement sont em-
ployés dans leurs établissements.

Nous ferons remarquer, en passons, que nos compatriotes ne sont commença-
nts de cette année, et doivent pour cela être encouragés de préférence.

L'industrie indigène doit être encouragé de préférence à l'étrangère.

MAISON DU PEUPLE,



RUE MCGILL, No. 21½, MONTREAL.

LE Soussigné informe à ses pratiques et au public qu'il a transporté son magasin de la rue Notre-Dame au No. 21½, rue McGill, où il continuera à recevoir toute commande pour habillement de toutes les descriptions et dans le dernier goût.

Il saisit cette occasion pour leur annoncer qu'il a, cette année, ajouté à son établissement de tailleur, un magasin général et assorti de **HARDES FAITES** de tous les prix ; il aura toujours en main une grande variété de Drap, Cassimire, Doeskin, étoffes pour Veste. Il espère qu'en apportant toute la diligence possible et le bas prix de ses marchandises, mériter une part de l'encouragement public.

Montreal, Juin 1853.

JOSEPH BEAUDRY,
Marchand-Tailleur.

Notre jeune compatriote, M. J. Beaudry, nous annonce qu'il a transporté son magasin sur la rue McGill, et qu'il tiendra désormais un assortiment de Hardes faites. Nous connaissons M. Beaudry particulièrement, et nous pouvons assurer le public canadien qu'il devrait visiter l'établissement de ce monsieur, avant d'aller ailleurs. Nous avons admiré à son magasin des pantalons et des surtouts qui font honneur à son établissement. Nous souhaitons à notre ami, tout l'encouragement qu'il mérite.



DÉMOLITION DE LA MAISON PLAMONDON.

AU PRIX COUTANT.

UN FONDS DE HARDES FAITES ET DE MARCHANDISES DE \$75,000.

Rien de semblable n'a encore jamais été offert au public.

LE Soussigné devant commencer au 1er Août prochain la Démolition de sa maison, offre en vente tout le fonds de son magasin au prix coutant, pour de l'argent comptant, à partir de VENDREDI prochain, le 1er Juillet.

Il fournira des preuves convaincantes que les effets seront vendus au prix coutant, après le 1er Juillet.

Les personnes sont spécialement priées de visiter les effets quand mêmes elles ne voudraient pas acheter. On leur montrera les marchandises, persuadés qu'elles achèteront quand elles les auront examinés.

C'est la plus belle occasion offerte aux acheteurs en Canada. ALLEZ VOIR

A L'ENSEIGNE DU CASTOR,

122, Rue St. Paul.

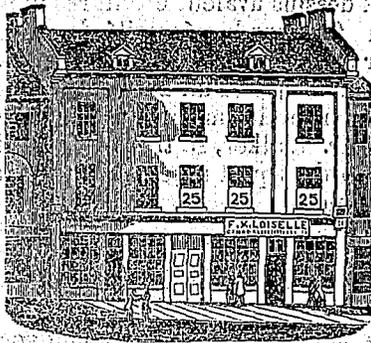
28 Juin.

LS. PLAMONDON.

Comme on peut le voir par l'annonce ci-dessus, M. Plamondon se trouvant dans la nécessité de transporter son magasin ailleurs pour cause de démolition de la bâtisse qu'il occupe, vendra son fonds de magasin au prix coutant, et nous pouvons le dire sans être démenti, son établissement est le plus grand et le plus considérable de notre ville.

C'est une bonne occasion pour ceux qui veulent s'habiller à bon marché. Que l'on fasse bien attention que le temps pour avoir à bon marché, ne durera que jusqu'au premier d'août.

LE DR. TRUDEL, A transporté son Bureau au No. 9,
Petite rue St. Jacques, presque vis-à-vis la maison qu'il occupait ci-devant.



VOULEZ-VOUS ÉCONOMISER VOTRE ARGENT!

EH BIEN, ALLEZ A L'ÉTABLISSEMENT DU CANADA

POUR VOUS HABILLER.

No. 31, RUE MCGILL.

LE Soussigné ayant agrandi son établissement, désire attirer l'attention du public sur son grand assortiment de Marchandises nouvellement reçues; consistant en: Drap de Castor superfin; Drap d'Elephant; Drap de Lyon et Whitney; Cassimiro, uni et careauté, nouveaux patrons, ainsi que de belles Étoffes pour vestes.

Dans le département de HARDES FAITES vous trouverez ce qui suit:—

Habits de cérémonie et Frocs de toutes descriptions.

Sack, Chesterfield et Paletot de Drap Castor et de Pilon superfin.

Ditto, ditto, ditto, de Drap de Lyon et Whitney.

Habits de Chasse et d'Affaire, de Doeskin et Cassimiro de toute couleur.

Pantalons de Cassimiro noir superfin et careauté en grande variété.

AUSSEI:—Un grand assortiment de VESTES, patrons assortis, et des plus nouveaux DE PLUS:—Chemises, Collets, Caleçons, Cravates, Gants, Chemises de Flanelle bleue et rose.

Le tout est offert à très petit profit sur le prix courant pour argent comptant.

F. X. LOISELLE,

Marchand-Tailleur,

P. S.—Toute commande pour habillement sera exécuté avec ponctualité.

Montréal, juin 1853.

Nous invitons le public canadien à aller visiter le magasin de notre compatriote Mr. F. X. LOISELLE, sur la rue McGill, et il verra que parmi les beaux magasins que nos compatriotes canadiens ont ouvert, cette année, sur la rue McGill, celui de notre ami, Mr. Loiseau, ne le cède en rien aux autres pour la quantité, la variété de ses étoffes; son département de Hardes faites est fourni d'habillement de toutes les descriptions; il a le soin de ne garder que des tailleurs capables. Il y a déjà plusieurs années que Mr. Loiseau a ouvert un magasin de Hardes faites sur la rue McGill, et ce qui prouve que les mots qu'il a mis en tête de son annonce, (Voulez-vous économiser votre argent,) n'est pas des mots pour jeter de la poudre aux yeux des gens; car les améliorations que notre compatriote vient de faire à son établissement, prouve que le public et ses pratiques sont satisfait des articles qu'ils y ont achetés, et ne doit-on pas encourager une maison canadienne, surtout quand elle nous fait économiser notre argent.

Deux beaux dessins avaient été livrés à notre graveur, Mr. WALKER qui fut dans la nécessité de nous tromper pour n'avoir pu exécuter à temps les commandes qui nous précédaient. Nous sommes certains que si un autre graveur venait s'établir à Montréal, il rencontrerait un grand encouragement, car notre unique graveur, Mr. Walker, se trouve dans l'impossibilité de répondre à tous les ordres qu'il reçoit. Nous donnerons mieux dans notre prochain numéro.

AVIS AUX LECTEURS.

Mr. Ossaye, agronome français, ayant sorti un traité d'agriculture, sous le titre OLES VEILLEES CANADIENNES, nous avons, en conséquence, été obligés de modifier notre titre en y ajoutant le mot LITTÉRAIRES qui suffira, nous le pensons, pour faire distinguer "Les Veillées Littéraires Canadiennes" d'avec "Les Veillées agricoles."

A partir du mois de Juillet, les "Veillées Littéraires Canadiennes" paraîtront régulièrement tous les mois.

Les personnes qui désirent favoriser cette publication canadienne et nationale, par leurs écrits, pourront les adresser au soussigné.

Plusieurs citoyens distingués ont déjà promis leur collaboration et font actuellement des recherches pour nous procurer des documents sur l'histoire de notre pays.

CONDITIONS :

La souscription aux "Veillées Littéraires Canadiennes" est de CINQ CHELINS le volume ou série; huit veillées formeront une série.

Les personnes qui procureront huit abonnés aux Veillées recevront une copie gratis.

L. J. RACINE
Agent-Général.